

JEAN SERMET

**LE PASSAGE TRANSPYRENEEN
DE LIZUNIAGA
A LA FRONTIERE
NORD-OUEST DE NAVARRE**

La récente ouverture (11 Septembre 1978) de la route franco-espagnole de Sare à Vera consacre aujourd'hui tardivement la dernière des mises en service des actuelles relations transpyrénéennes. Pourtant, cette brèche dans la montagne commune, aux confins extrêmes de la Navarre à la fois avec la France et les Vascongadas, semblait toute désignée aux échanges, car elle est le plus abaissé et le plus facile des passages pyrénéens. Il est ainsi curieux, voire piquant, de constater qu'il ait été tant attendu, jusqu'à nos jours même, pour redonner vie sous forme moderne à l'un des itinéraires les plus évidents, et d'ailleurs aussi des plus anciennement suivis, au travers des Pyrénées-Occidentales.

C'est qu'en dépit des apparences, et même des faits concrets, il y a là une frontière. Et même si l'on y reconnaît dès l'abord des traits tout à fait remarquables et une invite au franchissement, il n'empêche qu'à toute frontière s'associe une garde. Et cette garde, à partir surtout du moment où se sont fortifiés les cadres des Etats, semble élever, plus du reste aux plans psychologiques que matériels, comme une barrière, frein ralentisseur du flot des passages.

C'est pourquoi, avant de procéder à l'analy-

se des caractéristiques de cette voie frontalière, on croit expédient de devoir jeter sur le secteur desservi par elle un coup d'oeil d'ensemble.

LA FRONTIERE SARE - VERA

Les nobles et valeureuses villes frontière de Sare et Vera, toujours louées et distinguées par leurs souverains, appartiennent ainsi que leurs terroirs à des bassins hydrographiques distincts, bien que tous deux tributaires de l'Atlantique: celui de la Nivelle pour la première, celui de la Bidassoa pour la seconde. Et cette diversion de leurs attractions naturelles a suffi à fixer entre elles, depuis qu'elles sont en lumière historique, en même temps qu'un seuil de relief, une invariable limite.

Frontière en effet de toujours et admise sans problème, des capitales comme localement. Sa démarcation figure sur toutes les cartes anciennes, celles du moins du XVIIIe siècle au dessin assuré: Carte dite du Régent, de la Blottière et Roussel (1716-1730), Carte des Limites de la Commission Caro-d'Ornano (1786-1787). C'est qu'au vrai le tracé n'en pas subi de modifications depuis le Moyen-

Age, aux XI et XIII^e siècles. Il est celui qui déjà séparait le Royaume de Navarre du domaine anglais des Plantagenet, suzerains alors du Labourd.

En fait, en son détail exact entre Sare et Vera, ce tracé ne correspond pas tout à fait à celui, normal et traditionnel, de la ligne de partage des eaux, laquelle se situe au Col même de Lizuniaga. La frontière en revanche est établie à quelques 300 mètres plus loin à vol d'oiseau, en contre-bas du col, à son pied oriental. On aura à discuter de cette dérogation frontalière.

On dira cependant tout de suite qu'il ne s'agit pas d'un accident. Que de tous temps historiques la frontière se soit située là où nous la voyons aujourd'hui est attesté par la présence, en ce point précis, de la séculaire Table de Lizuniaga. Les textes corroborent cette donnée frontalière. Non seulement celui, officiel, de la Convention d'abornement du 28 Décembre 1858, additionnelle au premier Traité des Limites signé à Bayonne le 2 Décembre 1856. Mais également celui de la Facerie du 3 Mai 1798, qui précise qu'en ce parage de Lizuniaga «dividen las jurisdicciones de Vera y Sara».

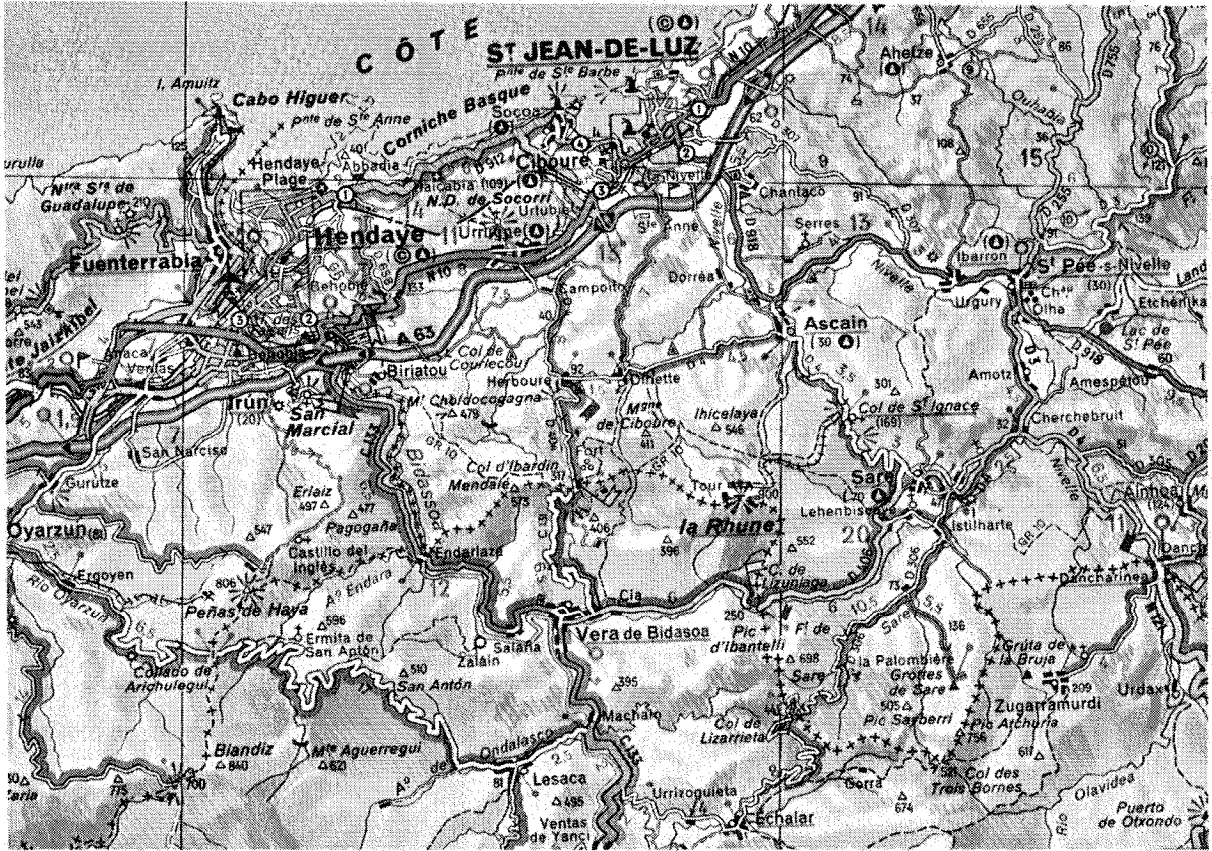
C'est à cette Table que venaient s'asseoir les représentants des deux villes pour discuter de problèmes communs. C'était, continue le texte de cette même Facerie, «sitio y lugar acostumbrados a tratar y deliberar sobre las facerías y goza de yerbas, aguas y bellota para todos los ganados mayores y menores de ambas repúblicas y sus Individuos». On en vient alors à estimer que la frontière s'est établie comme naturellement en fonction des terroirs d'exploitation des deux côtés. Et ce sont ces limites communales qui ont guidé l'extension des possessions seigneuriales et souveraines. La démarcation des territoires s'est alors très longtemps marquée par des bornes en somme municipales, dont pas mal sont toujours en place —au moins autour du Valle de Baztán, avec sur leurs faces opposées les lettres S (Sare) et B ou BN (Baztán)—. L'abornement international n'est intervenu que beaucoup plus tard, à la fin du XVIII^e siècle, avec les levés des ingénieurs de la Commission délimitatrice Caro-d'Ornano dans ce secteur, (1786-1787). La frontière a été ici d'autant plus fixe qu'elle a été reconnue entre paroisses ou Vallées, bien avant la consolidation des Etats.

Que cette frontière se soit calquée sur une multiséculaire tradition de propriétés et coutumes est d'autant plus remarquable que nulle part dans les Pyrénées les crêtes séparatrices de la France et de l'Espagne ne s'abaissent autant qu'ici. Les cartes actuelles, dont l'exactitude altimétrique est garantie par leur établissement photogrammétrique, n'indiquent point en chiffre la cote du Col de Lizuniaga, mais le dessin, lui-même précis, des courbes de niveau montre qu'elle se situe entre 200 et 210 mètres. C'est là le point le plus bas de tous les cols pyrénéens sans exception: même celui du Perthus, qui pourtant attira la grande voie romaine de desserte de l'Hispania, est encore à 290 m.! Il est évident que ce sont des conditions géologiques et structurales qui ont présidé à ce singulier abaissement de la topographie. Elle devront donc être examinées.

Mais du même coup se révèle un autre trait remarquable de ce secteur de la frontière actuelle franco-espagnole. Ce Col aussi a été fréquenté depuis des temps très reculés. Par les populations pastorales certainement des deux proches côtés, et ce sans doute dès la Proto-Histoire, comme en témoigne l'implantation de dolmens en nombre relativement notable. Mais aussi par d'autres populations intéressées, venant de bien plus loin, attirées par les richesses minérales des montagnes voisines. Des trouvailles monétaires attestent des passages romains. Mais peut-être déjà auparavant est-on venu par là pour se rendre aux mines de la Haya, montagne toute proche qui au Sud de la Bidassoa se dresse entre Navarre et Guipúzcoa. Il y eut très tôt par ce col de Lizuniaga une voie dite du cuivre et aussi du fer. Et plus tard y est documentairement connu un commerce alimentant en métal les ateliers des «faures» bayonnais, avec importation en retour de bois et de produits alimentaires.

Ainsi se dessinent en ce secteur frontalier Sare-Vera trois particularités dominantes. D'abord, la formation même de ce long couloir déprimé Sare-Vera. Ensuite, sa fonction de passage de toujours, qui s'est améliorée de nos jours par la construction d'une route. Enfin, la démarcation même de la frontière et l'explication de sa dérogation anormale en apparence.

Mais avant de procéder à leur examen un point spécial doit être encore éclairci.



ECLAIRCISSEMENT TOPONYMIQUE PRELABLE: LA DENOMINATION LIZUNIAGA

C'est le géologue de ces montagnes, Pierre Lamare, qui a le premier attiré l'attention sur le fait, pour ce seuil, de dénominations différentes selon les cartes. Et ce sont les cartes françaises qui en portent la responsabilité. La vieille Carte de l'Etat-Major au 1/80.000, du XIXe siècle, ainsi que son agrandissement ultérieur (photographique) au 1/50.000, écrivent LISUNAGA. De même trouve-t-on, fonction de la même source, cette appellation sur le 1/200.000 du Service Géographique de l'Armée. Plus tard, les cartes de l'Institut Géographique National, après la seconde guerre mondiale, ont en premier lieu porté LISURAGA. Cela se peut vérifier sur le 1/100.000 IGN comme sur la première édition (1952) de la feuille XII-45 *Espelette* au 1/50.000. Faut-il voir en cette graphie, plus erronée encore que celle de l'Etat-Major (relativement, elle, proche de la réalité), une sorte de conséquence d'un rapprochement d'ordre phonétique avec le nom du col plus oriental de «Lizarieta» su cette même frontière (borne 44) ? Mais, postérieurement, la récente réédition (1981) de cette même feuille d'*Espelette* au 1/50.000 donne, cette fois correctement, la dénomination LIZUNIAGA.

Il n'y a en effet aucun doute que LIZUNIAGA soit l'appellation correcte du col, du passage de la route, et du lieu d'implantation de la borne 36. C'est «Lizuniaga» que l'on trouve sur le texte, officiel, de la Convention d'abornement, document des deux Etats; c'est cette même graphie qui figure sur les cartes anciennes du XVIIIe siècle, notamment celle des Limites de Caro-d'Ornano. Les textes connus, de faceries ou de rapports ou de relations historiques, s'accordent aussi pour «Lizuniaga». La cause est ainsi entendue.

D'ailleurs, les cartes espagnoles ont adopté cette orthographe. C'est «Lizuniaga» que l'on lit sur la feuille 65 *Vera de Bidasoa* du 1/50.000 de l'Instituto Geográfico y Catastral. Il est vrai que celle, plus récente (1982), du Service Géographique de l'Armée (S.G.E.), qui pourtant dessine la nouvelle route (1978) Sare-Vera et marque scrupuleusement les repères frontaliers de la démarcation internationale, n'indique point le nom du col. Mais cette

curieuse lacune n'entache en rien l'admission espagnole de la dénomination toponymique.

On doit donc tenir pour certain que le terme LIZUNIAGA est celui qui doit être ici affirmé et utilisé.

LA DEPRESSION STRUCTURALE DU COULOIR SARE - VERA

Le Col de Lizuniaga, d'où partent en directions opposées les eaux allant à la Nivelle par la Lizuniagako Erreka et à la Bidasoa par le río Cía, n'est assurément pas élevé. Il est regrettable qu'aucune des excellentes cartes modernes n'ait précisé l'altitude du col lui-même, préférant coter d'autres points moins significatifs — mais pour les cartes françaises l'excuse en est que le col se situe en territoire espagnol. En conséquence, les études et les guides, même sérieux, concernant ce secteur frontalier, donnent des cotes variables selon les auteurs—. J'ai indiqué plus haut qu'en fonction des courbes de niveau, que la photogrammétrie permet de considérer exactes, il y avait lieu d'estimer qu'en son point le plus déprimé — celui où passe la nouvelle route, auprès d'une Venta bien connue car bien achalandée — son élévation au dessus de la mer devrait être 200-210 mètres.

Or entre les montagnes qui bordent le col, Rhune au Nord avec ses 900 m., Ibanteli au Sud avec 698 m., c'est là un considérable abaissement. Comme en même temps ces montagnes sont largement écartées entre elles, on constate qu'une formidable coupure déchire ici ce que les documents d'abornement du XIXe siècle appellent «la chaîne principale des Pyrénées». C'est une véritable ouverture et géante au travers des crêtes frontière séparant France et Espagne, lesquelles dessinent ainsi en ces lieux un extraordinaire ensellement. Ce trait n'est peut-être pas toujours bien perçu sur place même, par manque de perspective...

Mais il ne manque pas de frapper les moins observateurs quand on le découvre de plus loin, des environs de Sare à l'Est en France, et à l'Ouest en Espagne depuis la route espagnole venant de Vera et peut-être mieux encore depuis la route espagnole venant du Col d'Ibardin. Nul n'échappe alors au sentiment

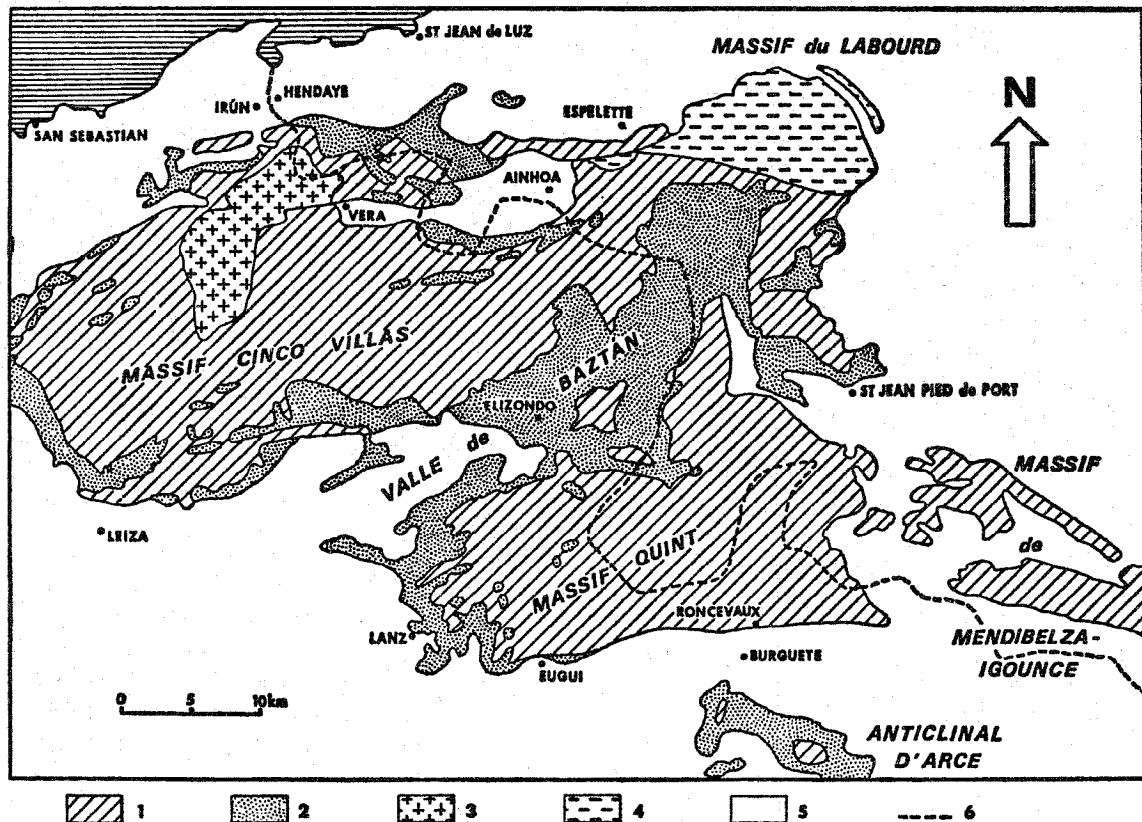


Fig. 17. — Carte géologique synthétique des massifs de l'Ouest navarrais et de leur couverture permo-triasique. D'après les travaux de P. Lamare, de l'Ecole de Clausthal et des feuilles géologiques 1/320 000 Bayonne et 1/80 000 Saint-Jean-Pied-de-Port (2^e édition).

1 : Hercynien. — 2 : Permo-trias. — 3 : Granit de la Haya. — 4 : Cristallin. — 5 : Secondaire et tertiaire. — 6 : frontière.

qu'est ici modelé un passage évident menant à de plus lointaines montagnes que l'on voit se profiler au delà, et qu'il s'agit bien d'une donnée exceptionnelle du relief frontalier pyrénéen.

Donnée assurément de trop vaste amplitude pour pouvoir provenir d'un simple déblaiement par érosion, et d'ailleurs l'altitude est bien trop faible par rapport au niveau de base de l'Océan proche pour que rivières et ruisseaux aient ici grande force érosive. Il faut donc en rapporter les causes et origines à des circonstances géologiques et structurales devant être elles même tout à fait remarquables.

Et remarquables en effet elles sont car constituant l'une des articulations majeures de l'architecture de ces montagnes de la Navarre du Nord-Ouest. Une architecture très originale, dont nous devons l'intelligence aux études et travaux du géologue Pierre Lamare, notamment sa thèse ainsi que les exposés synthétiques qu'il en a plusieurs fois offerts après guerre. L'essentiel en est qu'à l'Ouest du Pic d'Orhi et de la Forêt d'Irati ces montagnes navarraises s'ordonnent en trois grands massifs paléozoïques hercyniens distincts, allongés, de direction Est-Ouest ou ENE-WSW. Ils sont de forme amygdaloïde, avec bombement affirmé à peu près selon leur axe et avec des contours structuraux anticlinoriaux qu'accuse le plongement périphérique de leur couverture en carapace de grès triasiques, souvent dressés en crête à leur pourtout. Pierre Lamare les a dénommés massifs de Quinto Real ou des Aldudes, des Cinco Villas et de Rhune-Haya. De plus, ces trois grandes unités hercyniennes s'individualisent les unes des autres du fait que les séparent de grandes dépressions structurales très marquées, coïncidant en somme à des synclinoria entre ces massifs, et se succédant du Sud-Est au Nord-Ouest. Entre massifs Quint et des Cinco Villas c'est le Valle de Baztán, une véritable petite région intramontagneuse, toute tapissée de Permien et Trias, ployés en berceau, avec encore vers l'Ouest l'amorce d'un prolongement garni de flysch crétacé nord-pyrénéen. Entre massifs de Cinco Villas et de Rhune-Haya c'est la fort longue dépression en couloir Sare-Vera, également emplie de flysch crétacé. C'est à elle qu'appartient notre secteur frontalier de Lizuniaga, qui n'en est qu'un élément.

Cet accident tectonique déprimé séparateur des massifs des Cinco Villas et Rhune-Haya a pu être en effet suivi d'Est en Ouest et identifié par Pierre Lamare sur un peu plus de 50 kilomètres, dont une trentaine en territoire exclusivement espagnol; mais sur cette longue étendue il présente plusieurs aspects très distincts.

C'est en son extrémité orientale qu'il est au plus large, épanoui dans ce qu'il est convenu d'appeler la Cuvette crétacée de Sare-Ainhoa, longue de 5 kilomètres et large de 4, où le caractère de couloir n'est pas apparent. Mais à partir de Sare vers l'Ouest, ou plus exactement à hauteur de l'ancienne redoute de Santa Barbara (137 m.) au Sud et du Château de Haramburua au Nord, dont les quatre tours fortes, gardant la route d'Espagne, se dressent au pied d'une demi-montagne arrondie de grès triasiques élevant à 397 m. les ruines de la chapelle d'Olhain, les deux massifs se rapprochent et l'espace entre eux devient un vrai couloir. Ce couloir ne tarde pas à se diviser en deux vallées: celle au Sud, de la Hiruetako Erreka divergeant au Sud-Ouest vers la frontière des Palomeras et perdant dès lors son intérêt pour nous, et surtout droit à l'Ouest celle de la Lizuniagako Erreka que remonte la route de Vera en direction du Col de Lizuniaga. Au col même on peut estimer à moins de mille mètres la largeur réelle du plancher du couloir entre l'Ibanteli au Sud, et au Nord la Rhune, ou du moins le dos frontalier de terrains primaires se déroulant de la borne 32 (Col de Gomendia 315 m.) à la 35, sur Lizuniacogaina (250 m.). Poursuivant plus à l'Ouest en Espagne c'est le Couloir d'Alzate, ainsi dénommé par Pierre Lamare d'après le quartier de Vera, dont était au XVe siècle seigneur D. Rodrigo de Alzate et où s'amorce à Itzea, maison de Pio Baroja, la route gagnant le col frontière d'Ibardin. Tout au long de ce couloir (quelques 5 kilomètres entre le Col de Lizuniaga et la vallée de la Bidassoa) le Crétacé est bien individualisé et resserré, mais assez vite, au bout de 1.500 mètres environ, les versants Nord et Sud s'écartent et l'on est en segment plus élargi où s'allonge le bassin de Vera. Dépassée ensuite vers l'Ouest la grande coupure Sud-Nord qu'introduit au travers de ces reliefs la profonde vallée de la Bidassoa coulant à l'Océan notre dépression synclinoriale, jusqu'alors bien maintenue, se

rétrécit et s'amenuise. Les deux unités hercyniennes, désormais toutes deux granitiques, restent structurellement distinctes mais se rapprochent à se toucher, et la présence de brèches tectoniques trahit que ce contact est anormal. Par suite alors de ce serrage le flysch créacé se divise en une série de lentilles en chapelet discontinu, et topographiquement la dépression se réduit à une étroite vallée encaissée remontant vers le Col d'Arichulegui (480 m.), dont l'étranglement est franchi en tunnel par la route d'Oyarzún à lesaca. Au delà de ce col, le relief s'élargit à nouveau pendant quatre kilomètres: c'est le «diverticule de Carica», où s'introduit en digitation le flysch créacé de la région côtière du Guipúzcoa, ce qui met fin à notre unité tectonique.

Au total donc, cet accident structural majeur est multiforme. Un seul de ses secteurs au vrai nous intéresse au plan frontalier. Mais une présentation d'ensemble en était utile, car il constitue une véritable entité tectonique, dont les recherches de Pierre Lamare ont montré la continuité, à la fois de structure, de relief et de fonctions. Alors peut être évoqué en lumière réelle le segment frontalier qui est notre objet.

Un point fondamental établi par P. Lamare est que nous sommes ici tout du long en présence d'une disposition géologique parfaitement normale. Il convient de s'en bien pénétrer, ceci pour éviter des erreurs d'intelligence des reliefs. Lorsqu'en effet la mode était chez les géologues à voir partout des nappes de charriage P. Viennot avait dans sa thèse (1927) avancé qu'en toute cette étendue créacée, et particulièrement dans la cuvette de Sare-Ainhoa, le flysch apparaissait en «fenêtre» sous les terrains primaires qui pour lui constituaient une «nappe du Labourd». De cette opinion P. Lamare a fait justice, montrant qu'en beaucoup d'endroits de cette dépression le flysch créacé repose au contraire sur le Paléozoïque par ses couches de base et qu'il est donc transgressif sur le Primaire, carbonifère. Là où cette disposition ne s'observe pas les couches du flysch sont néanmoins de très fort pendage et comme pincées, surtout au côté Sud, butant par contact souvent faillé contre leurs encadrements primaires. Plus encore: ce flysch —qui est de Crétacé Supérieur— repose parfois aussi, au Sud de la cuvette de Sare et au Nord de Vera, sur des calcaires et même

des marbres (calcaire cristallisé) du Cénomanién (base du Crétacé Supérieur), dans lesquels sont creusées les célèbres grottes de Sare et nombre d'autres cavités karstiques. Or, les couches Cénomaniennes sont redressées presque jusqu'à la verticale contre le Primaire, ce qui exclut qu'elles puissent être recouvertes par lui. Autrement dit: loin de se trouver en disposition anormale de «fenêtre» tectonique le Crétacé, en tous ses faciès, calcaire ou flysch, repose très régulièrement en un berceau dessiné dans le Paléozoïque. Par quoi se démontre que dès la fin du Secondaire les grandes unités montagneuses d'origine hercynienne de cette frontière de Navarre se trouvaient ici séparées entre elles par un étroit bras de mer assurant une liaison entre ce qui sera le bassin de Sare-Ainhoa et la région côtière du Guipúzcoa vers Hernani, Renteria, San Sebastian.

C'est sans doute à cette époque —très probablement, selon P. Lamare, avant l'Albien du Crétacé Inférieur— que s'est creusée une ride en creux dans le Primaire pénéplané recouvert de Trias et resté exondé (car il y a lacune totale du Jurassique et transgressivité du Crétacé directement sur le Trias ou le Primaire). Mais peut-être cette ride avait-elle déjà commencé à se dessiner au début du Secondaire, car P. Lamare encore a observé en bordure de la bande créacée, au moins à Vera et dans le partie espagnole du couloir vers Sare, un amincissement du Trias recouvrant le Primaire; ce Trias est peu épais, sporadique et même longuement absent. Il s'en peut déduire l'existence dès le début des temps secondaires de deux aires surélevées de part et d'autre de ce qui deviendra le couloir structural Sare-Vera... Bien entendu, eurent ensuite lieu au Tertiaire les mouvements orogéniques dits pyrénéens, mais qui jouèrent sur ces mêmes emplacements, ne dérangeant donc pas l'ordonnance déjà affirmée des reliefs. Emergé à la suite de ces mouvements, le détroit marin créacé devint le Couloir Sare-Vera tapissé de flysch nord-pyrénéen, articulation majeure de ces montagnes à la frontière navarraise.

On peut aller plus loin: preuve a été fournie que ce couloir est bien d'origine structurale car le Primaire se trouve en effet ployé synclinalement entre les deux massifs des Cinco Villas et Rhune-Haya. C'est que de part et d'autre se retrouvent des formations identiques.

Aussi bien la Montagne d'Ibanteli au Sud que la base de la Rhune au Nord, avec le «Bourrelet d'Insola» et le dos frontalier Sare-Vera (bornes 32 à 35), sont de Primaire Carbonifère recouvert de chapes de grès triasiques. Déjà P. Lamare avait indiqué que ce Carbonifère se divisait en deux étages: un inférieur, en vaste extension, mais pour lui d'âge indéterminé (il s'est avéré plus tard qu'il s'agit de Dinantien); et un supérieur, d'âge Stéphanien et formé de grès et schistes anthracifères. Pour notre propos cet anthracite est particulièrement révélateur et la concession minière de cette houille figure sur la deuxième édition (1953) de la feuille géologique au 1/80.000, n° 238, *Saint Jean Pied de Port*, dont P. Lamare fut l'auteur principal. Il a été exploité au versant Sud de l'Ibanteli, à différents moments de pénurie: pendant le Directoire (an VI, 1797), la guerre 1914-18, et encore en 1940-41; sa qualité médiocre et ses faibles rendements n'ont toutefois pas permis une extraction plus continue et fructueuse. Il ne nous intéresse d'ailleurs ici que par sa disposition géologique, qu'ont mis en évidence des études plus récentes (années 1980). Sans entrer dans le détail, on dira qu'il a été reconnu que la couche de charbon-anthracite est unique et qu'elle est ployée, versant Sud de l'Ibanteli, en anticlinal Est-Ouest, dont le sommet a été décapité par érosion, ce qui fait apparaître cette couche en deux bandes successives. Mais le principal intérêt de l'enquête est d'avoir montré qu'il est un autre témoin de Stéphanien, avec affleurements anthraciteux, sur le Primaire au Nord du Couloir, tout près du château de Haramburua; cet autre gisement est indiqué, non sur le 1/80.000 géologique, même de deuxième édition, mais sur la feuille géologique *d'Espelette* au 1/50.000, publiée en 1964. On eut alors la curiosité de rechercher si cette même couche d'anthracite pourrait se retrouver en profondeur, sous le Crétacé du Couloir: et en effet un sondage effectué en 1931 la recoupa à la profondeur de 572 Mètres...

Il s'ensuit donc que le Primaire Carbonifère ne présente pas de lacune entre l'Ibanteli et la base de la Rhune et qu'il est là ployé en forme de fond de bateau, et même de façon bien accentuée, sous le Crétacé du Couloir Sare-Vera. Ce qui confirme que l'origine de ce couloir est bien un synclinorium, introduisant donc une dépression structurale entre les deux

massifs d'encadrement. Et nous sommes alors conduits à comprendre que c'est à son architecture synclinoriale que notre couloir frontalier Sare-Vera doit son ampleur et son considérable abaissement, et en conséquence à la fois sa fonction de voie de passage et son tout particulier intérêt quant à la démarcation internationale qui le traverse perpendiculairement du Nord au Sud...

Avant toutefois d'en venir à l'examen de ces deux autres traits dominants du secteur de Lizuniaga on croit utile à la description de sa démarcation frontalière d'en préciser encore certaines données morphologiques complémentaires, mais de détail.

En premier, il faut constater que le flysch crétacé du Couloir est lui-même ployé synclinalement, se modelant ainsi sur l'allure du Primaire qui le porte: il est vraisemblable que ce doit être le résultat des mouvements orogéniques pyrénéens. Ce ploiement en synclinal est plus notable dans la partie espagnole du couloir, entre Vera et le Col de Lizuniaga, mais il se présente avec dissymétrie: les pendages du Crétacé sont plus faibles au rebord Nord contre Paléozoïque et Trias de la Rhune et bien plus accentués (en un point jusqu'à la verticale) au rebord Sud, le flysch y butant presque toujours directement contre le Carbonifère. Au col lui-même de Lizuniaga le plongement est au moins à 80° contre le versant de l'Ibanteli, où le Primaire se trouve recouvert de Permien à coulées basaltiques et de grès triasiques. Dans le secteur français du Couloir le Primaire n'est plus qu'exceptionnellement apparent aux versants, lesquels sont presque partout de grès triasiques à fort plongement. La disposition du flysch y est assez similaire à ce que l'on a vu à l'Ouest en Espagne, mais avec une prédominance sensible des pendages faibles du Nord sur ceux plus écourtés du Sud. Dans la topographie même du Couloir et du col les plongements et pendages ne se traduisent guère, mais il est évident que cette allure ployée du flysch crétacé contribue à accentuer la dépression dessinée en couloir et à y inviter au passage.

On doit en second lieu évoquer une donnée structurale et topographique très sensible dans le profil en travers du couloir, le long de la ligne de la frontière. Le contact entre le Primaire Carbonifère du dos de terrain frontalier Nord-Sud allant de la borne 32 à la 35, et le flysch

crétacé s'établit par le moyen d'une faille de direction ENE-WSW sur un bon kilomètre en longueur. Cette faille détermine une dénivellation de pas loin d'une centaine de mètres entre la surface aplatée dans le Crétacé du Col de Lizuniaga et le palier primaire incliné de Caprioco (borne 34). La limite des deux formations se marque par un haut ressaut, qu'escalade en rude pente le chemin reliant les cols de Lizuniaga et Gomendia. La divisoria frontalière de Lizuniagako-gaina se voit ainsi comme cassée par cette discontinuité topographique entre Primaire et Crétacé, ce qui amène à constater une fois de plus l'adaptation ici du relief à la structure.

Le flysch en outre, bien que partiellement gréseux, est à base de marnes: c'est par là une roche nettement moins résistante que les assises paléozoïques ou triasiques qui l'encadrent. Ses surfaces se déroulent dès lors planes ou aplanies ou très mollement ondulées. Elles offrent un paysage ouvert en contraste presque brutal avec les abrupts immédiats des montagnes qui les bornent. Par ailleurs, aisé à travailler, le flysch a été pas mal démantelé par l'érosion différentielle et il apparaît dès lors souvent comme encaissé par les versants montagneux du Nord et du Sud. Victime ainsi de déblaiements il se creuse entre montagnes, surtout du côté du Sud au contact de l'Ibanteli. Traits donc qui contribuent encore à l'abaissement généralisé du plancher du couloir.

Dernier point: non seulement le flysch, de faible résistance, peut se laisser aisément travailler mais sa composition chimique est assez valable. Il permet de la sorte une utilisation agricole. Si les surfaces du Primaire sont très généralement en landes ou fougeraies, et si celles plus rocheuses du Trias ont vocation plutôt de boisement, celles du flysch portent presque partout des prés et des champs. Seule exception: le versant de l'Ibanteli au voisinage du Col de Lizuniaga est sujet à d'importants dépôts de glissement, voire d'éboulis, qui ont recouvert à son pied le flysch, lequel est alors consacré au bois et au reboisement (semis français à l'Est de la borne 37). Partout ailleurs le flysch est en parcelles bordées de haies et n'est pas sans présenter un certain aspect bocager (du type bocage pyrénéen). Son ambiance est humanisée, immédiatement différente de celle des massifs qui l'encadrent. La crête du col, en flysch, molle et verte, semble

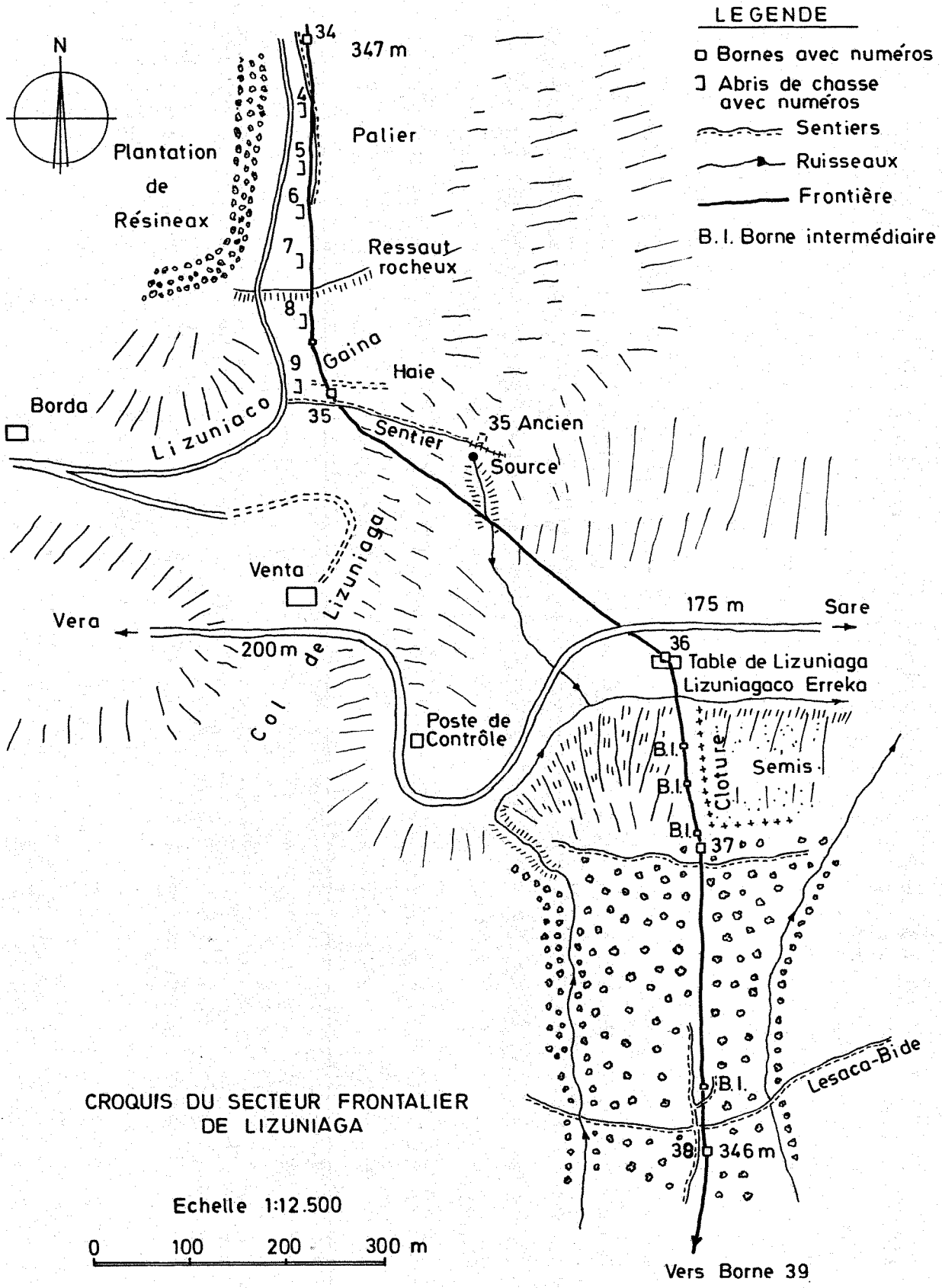
comme rassurante quand on l'aperçoit depuis la Table de Lizuniaga, qu'entoure un boisement plutôt sauvage.

Alors, relief bas en vaste et facile ouverture et possible mise en valeur des sols: tout convenait au passage.

LE PASSAGE DE LIZUNIAGA

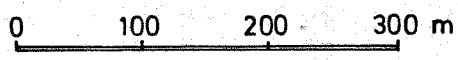
Il apparaît certain que le Col de Lizuniaga et le Couloir Sare-Vera qui en assure la descente ont été parcourus dès des temps très reculés par des mineurs ou artisans du métal, désireux de mieux parvenir par cette voie aux mines de la Haya, qui ont été très tôt exploitées. Mais il y a aussi toute probabilité pour que leurs alentours aient été en même temps, sinon même antérieurement, fréquentés par des groupes humains établis à proximité. Pour l'utilisation de ce profond sillon déprimé il faut ainsi sans doute distinguer passage et fréquentation.

La fréquentation a résulté de l'installation de noyaux de peuplement en ces parages, et ce dès les temps préhistoriques, y compris ceux du Paléolithique. Les fouilles et explorations menées autour de Sare l'ont établi avec certitude. On a en effet reconnu un gisement aurignacien (hélas, détruit vers 1918) dans la grotte bien connue de Sare (dite de Lesia), à frontière du Baztán. Des gîtes magdaléniens ont été découverts dans les grottes de Urio sises entre les palombières de Sare et le pic de Peña Plata (Atxuria), dans celles aussi de Zugarramurdi, historiquement fameuses à cause de leurs sorcières, et près d'Urdax dans celles de Berroberria et Alkerdi (peintures de chevaux, cerfs et bovidés). Bien entendu, ces hommes du Paléolithique ne pratiquaient que le genre de vie de chasse; le boisement alors plus fourni qu'aujourd'hui du Couloir Sare-Vera recérait sans nul doute du gibier qui dut les attirer. Le Néolithique a également donné lieu à trouvailles sur les crêtes frontière se déroulant du Col d'Ibardin (borne 13) à celui de Nabarlats (borne 50). Mais alors la vie pastorale s'ébauchait déjà, tout au moins avec des brebis. Cet élevage impliquait, plus encore qu'à présent, des déplacements alternés de transhumance; et en effet, le grand préhistorien basque J. M. de Barandiaran en a relevé quelques chemins ou



CROQUIS DU SECTEUR FRONTALIER DE LIZUNIAGA

Echelle 1:12.500



Vers Borne 39

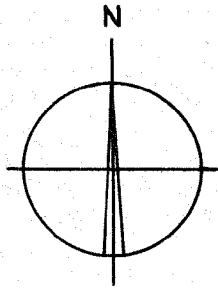
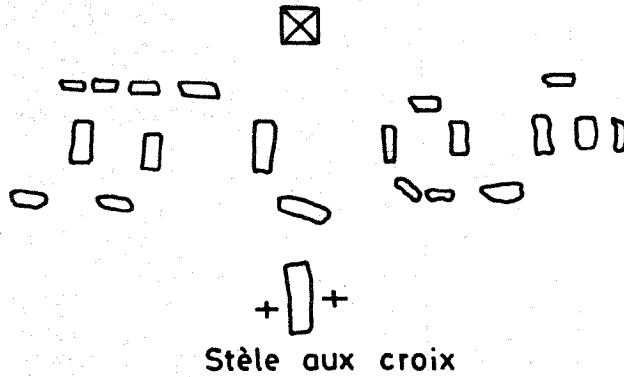
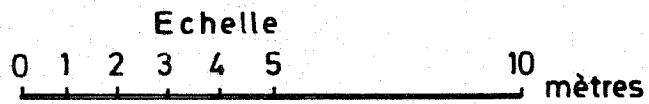


TABLE DE LIZUNIAGA

Borne 36



VESTIGES



Dessin de J.M. de Barandiaran - 1.951

«cañadas», précisément dans ce secteur Rhune-Ibanteli.

Le fin du Néolithique se situe par ici vers 2000 av. J. C. A l'Énéolithique, et aux âges des métaux qui suivent, la domestication des animaux a progressé, au moins pour les vaches, chevaux, chiens et porcs, ce qui entraîne sédentarisation et donc fixation des groupes utilisateurs, en tout cas aux basses altitudes. Un peuplement de cette époque est manifeste dans le bassin de Vera et la cuvette de Sare. Parallèlement, les montagnes continuèrent à accueillir les troupeaux des éleveurs, dans lesquels vaches et chèvres s'ajoutèrent aux brebis. Et c'est alors le grand moment de l'ère des mégalithes, jusqu'aux confins de la Proto-Histoire. Les menhirs sont peu nombreux ou du moins en général isolés, mais les dolmens sont légion ou presque, et assez fréquents les cromlechs (en basque, «espil» ou «baratz»). Il convient de rappeler que ces mégalithes ne doivent pas être seulement considérés comme monuments funéraires, ainsi qu'on a l'habitude de le faire ailleurs. Dans les Pyrénées occidentales les dolmens sont bien davantage des abris. Et leur lien est indéniable avec la vie pastorale, soit pour le rassemblement des bergers, soit pour signaler les cheminements à suivre pour gagner les pâturages d'altitude. Barandiaran a beaucoup insisté sur la localisation des dolmens dans les pâturages et à leurs cols d'accès; il a montré qu'il en est peu ailleurs. Or, dans toutes ces montagnes entourant la grande coupure de Lizuniaga les dolmens atteignent à une relative densité, témoignant d'une active fréquentation par les troupeaux. L'inventaire — provisoire encore — de ces constructions mégalithiques a été dressé par des chercheurs passionnés, dont l'Abbé Barandiaran lui-même, qui en plusieurs publications en a décrit les emplacements. Il ne saurait être question d'en donner ici le détail. Mais on signalera une quasi constellation de dolmens sur toutes ces montagnes qui entourent Lizuniaga: la Montagne d'Ibanteli, celle de la Rhune, les crêtes de la frontière des Palomeras et autour de Peña Plata ainsi que le recoin d'Añatarbe. Mieux, le beau dolmen d'Arrixabale est connu entre Sare et Vera, à 80 mètres seulement du chemin. Et il est d'autres dolmens vers le Col de Saint Ignace entre Sare et Ascain, dans tout le Nord du Baztán, au Col d'Ibardín aussi et sur les hauteurs d'Eren-

zazu. Ne peut-on enfin supposer qu'au moins par sa forme la célèbre Table de Lizuniaga a figure de dolmen?

De tous ces faits il découle qu'aux temps pré et proto-historiques des groupes humains se répartissaient aux alentours du Col de Lizuniaga et du Couloir Sare-Vera. Ils n'habitaient peut-être pas sur ces lieux même mais ils les fréquentaient, car l'abaissement là du relief et la facilité d'y cheminer ne pouvaient manquer de les y convier. Et l'on peut même avancer qu'était assez active leur vie dans notre secteur frontalier. Cela pour autant sans être banal ne singularise pas celui-ci, car il en va de même sur l'ensemble de cette frontière.

Mais notre secteur se révèle en revanche original lorsqu'on le considère en son rôle de voie de passage. Il est en effet constant que par ce col de Lizuniaga passait une vieille route protohistorique, qui continuera du reste à être suivie aux temps romains. Cette route conduisait aux mines que recèle le granit de la Haya. C'est elle qui fut au principal suivie car mieux indiquée que l'itinéraire de la région côtière, longtemps fort peu peuplée. Elle parcourait de meilleurs terroirs et surtout elle était plus directe, rigidement tendue au but: par ce col insignifiant de Lizuniaga unissant les deux vallées exactement alignées l'une après l'autre au pied de la longue arête rocheuse de la Rhune s'aperçoit de loin, avant même d'être parvenu à Sare, juste dans l'axe de la vision, droit devant, le pic désiré...

Quel métal allait-on y extraire? On a maintes fois baptisé cette voie de Lizuniaga «route du cuivre»; d'autres ont parlé d'étain... Qualification majeure et magnifique s'il en eût été ainsi, l'alliage donnant le bronze étant alors prêt à être uni; mais il n'y a pas à la Haya apparence de cuivre ou d'étain. En revanche, ces mines d'Arditurri au quartier d'Ergoyen près de Oyarzún (encore quelque peu exploitées) présentent des filons de blende ou de galène argentifère et surtout du minerai de fer à teneur assez élevée. Que l'exploitation en ait été déjà pré-romaine est plus que probable. Non pas tant parce que l'ancienne mythologie basque y situait le gîte de génies mal définis, les «Guillenak», que parce qu'en nombre d'autres régions de très vieux peuplement des liens ont pu être montrés entre les mégalithes et les sources du sous-sol. Les routes minières anciennes, du fer, du plomb, de l'or, de l'étain,

sont très souvent établies sur des pistes mégalithiques, lesquelles se marquent encore dans le paysage de l'Europe occidentale. Par ailleurs, la première relation de type scientifique de ces travaux, celle de la visite de ces mines en 1804 par le vieil ingénieur Thalacker, insiste sur le caractère gigantesque des extractions, expliquant que l'on mit quinze jours pour explorer les 80 puits et les 46 galeries et assurant qu'il a sans aucun doute fallu des siècles pour les perforer dans cette roche des plus dures: 600 ouvriers quotidiennement occupés pendant 200 ans n'y seraient point parvenus! Faute de trouvailles significatives (quelques poteries insignifiantes seulement et des meules à main) il n'y a là que probabilités. En revanche, présence et oeuvre romaines sont en ces parages certaines.

D'abord Thalacker lui-même a établi qu'il y eut exploitation romaine des mines d'Arditurri, car il y trouva trois monnaies de bronze d'Auguste; et l'on y connaît d'autres indices à l'époque des Claudiens. Non loin, dans les champs de Beraun, furent en 1790 trouvées des monnaies d'or d'Hadrien et de l'Impératrice Faustina, frappées à Caesarea Augusta (Zaragoza). Puis, il y a la pierre funéraire de Anderregui au bord de la vieille route royale d'Irún à Madrid par Ventas et Oyarzún (l'original est au Musée San Telmo, à San Sebastian). Ensuite, on a relevé un réseau de voie romaine unissant la grande chaussée Bordeaux-Astorga de l'Itinéraire d'Antonin à la Bidassoa et Oearzo (Oyarzún), par cette contrée des Cinco Villas de la Montaña (dont Vera, Echalar, etc...) appelée «Pimpeduni» par les Romains. Enfin le nom même de Bidassoa est révélateur: il s'écrivit très longtemps sans le «a» final (qui est l'article en basque) et avec un «V» initial (que le basque et l'espagnol confondent avec B), ce qui donne l'étymologie «Via ad Easo» = Bidassoa, menant à Oeaso... Une romanisation poussée de toute cette zone entourant notre secteur frontalier est donc certaine. Quant au passage vers elle à travers les cols de notre frontière il est attesté par la découverte d'un dépôt monétaire du IIIe siècle à la grotte d'Urio-Beherea sur le chemin de Sare à Echalar par le Col de Nabarlantz; et comme le col de Lizuniaga est nettement plus bas et plus facile il y a toutes raisons de penser que bien qu'il n'ait jusqu'à présent livré d'indice à cet égard il fut certainement utilisé.

Au Moyen-Age le trafic navarro-français par la voie de Lizuniaga a été important et il est même, dans une certaine mesure, statistiquement connu. Dans le sens Espagne-France il porte toujours pour l'essentiel sur le fer. Il y avait certes en territoire français des minières de fer et des forges, au principal dans les environs de notre passage, à Ascain, Saint-Pée sur Nivelle, à Olhette près d'Urrugne, dans le Baztán et tout près aussi de Sare, à Olhain. La toponymie en est indice, vue la fréquence du radical «Ola», indiquant en basque forge ou exploitation de fer. Les Lettres Patentes de 1289 d'Edouard I (d'Angleterre) établirent ainsi dans cette partie du Labourd proche de Sare des «ferratores seu homines ferrum facientes». Mais du côté navarrais le Valle des Cinco Villas était encore bien plus riche en «ferrerías», à Vera, Endarlaza, Echalar, Lesaca, Yanci. C'est la multiplicité et la qualité de ces ferrerías qui ont permis une pénétration très précoce de ces montagnes (et leur déboisement aussi pour le combustible). La Bayonne de l'époque anglaise qui avait grand besoin de fer et d'acier pour son importante marine (ancres) et une florissante industrie d'armes (arbalètes et arcs d'acier, et les célèbres couteaux d'où naîtra la bayonnette), ne pouvait se contenter des extractions locales et surtout il lui fallait du métal de qualité. Il lui en venait certes de Biscaye par mer, mais il lui était plus commode et plus rapide —surtout quand l'embouchure de l'Adour émigra vers le Nord, à Vieux Boucau, du XIVE au XVIIe siècle (1310-1578)—de se fournir en Navarre, en particulier pour le fer en barres que produisaient les Cinco Villas. Par les carnets de péage, qui détaillent les «cargas de fierro» et leurs prix, nous savons qu'au XIVE siècle ce fer venait au principal de Lesaca et de Vera. Les importations s'en maintinrent très notables jusqu'à la fin de la période anglaise (1451), se prolongeant d'ailleurs jusqu'à la Révolution, Sare ayant encore en 1789 alimenté en bois les forges de Vera. Toute une industrie du fer animait donc Bayonne et se trouvait dès le début du XIIIe siècle entre les mains d'un véritable corps de métier organisé, les «faures». En échange, Bayonne expédiait en Navarre des vivres et denrées alimentaires, dont les Cinco Villas semblent avoir été pauvres. Plus encore, lorsque leur boisement eut été dévoré par les forges, ces vallées navarraises demandèrent du

bois à la France, qui en Moyen Age en était bien pourvue. A partir du XVIe siècle toutefois il y eut des réticences à ces sorties de bois, et l'on se rabattit sur le charbon de bois, importante ressource locale à Sare et qui d'ailleurs était plus apprécié par les ferreries. Commerce longtemps sous forme de troc: en 1804 le Conseil Municipal de Sare, s'élevant contre l'administration des douanes qui s'opposait aux exportations de charbon de bois, proposait qu'en échange de ce charbon soit importée une quantité de fer en barres équivalente à la valeur du charbon sorti. Il appert donc que jusqu'au XIXe siècle ce trafic du fer fut actif et anima entre autres passages celui de Lizuniaga.

Mais il déclina très vite ensuite. C'est que lorsque prit grande extension la sidérurgie de Biscaye, à partir de la mise à feu (1865) des premiers haut-fourneaux de Bilbao, le fer arriva au Boucau par cargos entiers. Dès alors, ces importations de fer par la montagne, qui de toutes façons ne pouvaient être que menues, cessèrent. Tout trafic par les cols de montagne ne fut cependant pas interrompu, car le commerce bayonnais ne se limitait pas aux intérêts sidérurgiques: au XVIIIe siècle Bayonne expédiait aussi vers la Navarre et l'Aragon, par convois muletiers, des toiles de Bretagne et de Lyon, de la soierie, des cuirs ouvrés, du poisson séché...

Au long du XIXe siècle les relations directes Sare-Vera se distendirent. Il en subsista certes de locales, mais on ne pouvait guère plus les interpréter comme conférant au Col de Lizuniaga la dignité de vrai passage transpyrénéen. Quant aux relations à plus longue distance qui eussent pu emprunter cette voie elles la désertèrent. L'amélioration des communications et transports, à partir de l'établissement des chemins de fer, invitait à contourner les montagnes et non plus à les traverser. C'est ainsi que de Bayonne vers la Navarre on gagnait d'abord Irún par la grande ligne Paris-Madrid (1864), puis à Irún on empruntait la voie ferrée étroite menant à Elizondo par la vallée de la Bidassoa et Vera. Pour aller à Pamplona on continuait depuis Irún par la ligne de Madrid jusqu'à Alsasua où l'on bifurquait sur Pamplona et Zaragoza. Dès lors était délaissée la chaussée séculaire de Sare à Vera, que peu à peu la végétation commença à envahir. Et c'est en ces temps, sans doute vers

1880, que dut être démenagée à un caserio de Vera la Table de Lizuniaga, qui semble avoir été encore en place en 1858, à s'en tenir du moins aux termes de la Convention d'abornement (borne 36, «près de trois pierres en forme de Table qui se trouvent sur le chemin de Sare à Vera»).

Lorsqu'au XXe siècle se développa la circulation automobile un renouveau aurait pu se manifester pour les communications transpyrénéennes de montagne. Mais on sait que jusqu'au lendemain de la seconde guerre mondiale il s'est construit assez peu de routes franco-espagnoles de liaison, la Navarre pourtant étant sur ce point la plus favorisée des provinces espagnoles. En ce qui concerne cependant Sare-Vera, qui paraissait tout indiquée, elle souffrit de la proximité d'autres artères soutenues par des intérêts politiques locaux (Vera-Urrugne par le Col d'Ibardin).

Mais elle intéressait les forestiers français, et l'ingénieur Barriety la fit décider comme route forestière; elle fut construite en 1953-1954 grâce à l'aide du Fonds Forestier National, avec l'idée que le département la prendrait plus part à son compte, ce qui survint en effet en 1966 (route D 406). Néanmoins, elle restait de conditions médiocres et s'arrêtait à la frontière, en bas du Col de Lizuniaga, exactement à hauteur de la borne 36. Vint la grande vogue du tourisme et de l'attrait de l'Espagne. La municipalité de Sare a fait alors élargir et rectifier la route forestière et l'a joint à celle venant de Saint-Jean de Luz par le Col de Saint-Ignace au moyen d'une belle déviation en rocade commençant près d'Haramburua et qui évite la traversée de la ville et les embouteillages de sa place centrale. L'administration navarraise des Travaux Publics souhaitait également relier Vera à Sare, et dès avant que soient levés les obstacles locaux qui privilégiaient la liaison par Ibardin elle construisit la chaussée, débordant le col vers l'Est, mais s'arrêtant à quelques 150 mètres de la ligne frontière. Devant l'insistance de la Commission Internationale des Pyrénées, relayée par la COPEF (Conférence permanente des Chambres de Commerce Espagnoles et Françaises), la Douane espagnole se laissa enfin convaincre. La liaison des deux chaussées fut enfin réalisée et la route mise en service le 11 Septembre 1978. Un poste espagnol de contrôle a été édifié entre le col et la ligne de démarca-

tion. Le trafic est pour l'essentiel touristique. Il est moins probable que renaisse l'activité commerciale de jadis...

Reste à signaler une dernière fonction de passage du Col de Lizuniaga: les vols de palombes à l'automne! Qu'ils ne soient pas sans intérêt est probable, à voir les 9 postes de chasse qui s'alignent, exactement sur le tracé de la divisoria frontalière de Lizuniaco-gaina et de Caprioco, entre bornes 35 et 34. Ils ont été construits par les chasseurs de Vera, mais seulement plusieurs années après l'ouverture de la route. C'est sans doute que le Col est trop bas pour attirer beaucoup ces pigeons migrateurs et que la vallée française y conduisant est bien plus étroite et fermée que l'amphithéâtre s'arrondissant aux crêtes de la frontière des Palomeras de Sare et Echalar.

LA FRONTIÈRE ET LES RELATIONS SARE-VERA

En ce secteur de Sare-Vera le tracé de la frontière franco-espagnole n'a pas varié depuis le Moyen-Age. Il est celui qui délimitait l'antique Royaume de Navarre et le Labourd, alors partie des possessions aquitaines des Plantagenet. Conditions qui ont assuré sa stable immobilité depuis donc le XIIIe siècle au moins. Et même si au plan religieux l'autorité des Evêques de Bayonne déborda jusqu'en 1566 à l'Ouest de la Bidassoa pour englober partie du Guipúzcoa —«usque ad Sanctum Sebastianum» où l'on a longtemps parlé *gascon*, de préférence au basque ou à l'espagnol—, et s'étendait en Navarre jusqu'à la ligne de division des eaux atlantiques et méditerranéennes— donc pour notre secteur jusqu'au col de Velate— cette obédience n'influaient en rien sur les limites politiques.

Il est de toute notoriété que dès ces siècles du Moyen Age, pendant que Sare relevait du domaine anglais, puis français à partir de 1451, Vera était du Royaume de Navarre (ayant été cédée en 1366 au Roi D. Carlos II par les héritiers de son seigneur local). Preuves en soient les Privilèges de 1412 et 1429 accordés par le Roi Noble Charles III à Vera et Echalar à raison de leurs «trabajos e fatigas en defensa del Reino»; ces villes furent exemptées de la «pecha» (tribut) annuel et reçurent

l'autorisation —leurs communs étant de domaine «realengo»— d'exploiter librement leurs montagnes sans avoir à payer le droit de quint pour les porcs étrangers de Labourd et Guipúzcoa venant sur leurs terres au moment de la glandée. D. Carlos III déclarait aussi que la «tierra de Labort» était sous l'autorité du Sénéchal des Landes et en conséquence «frontière et rivale».

Cette situation frontalière a pesé sur la vie de ces cités. Le célèbre écrivain Pio Baroja, qui passa de longs moments de sa vie dans sa Casa de Itzea à Vera, a montré que les Cinco Villas furent toujours «en alerte frontalière», tant du côté du Labourd français que du Guipúzcoa castillan, et il a exprimé la rivalité Labourd-Navarre dans *La Dama de Urtubi*. De son côté Sare a toujours défendu la frontière: cette fonction se traduit dans ses armoiries, qui lui furent accordées par Louis XIV en 1693 pour remercier la ville d'avoir résisté de haute lutte à des bandes espagnoles. Le texte, en basque, signifie: «Concédé à Sare par Louis XIV en reconnaissance de courage et fidélité». En sens inverse, Vera avait été incendiée en 1636 par les troupes de Richelieu.

Il n'y eut pourtant lutte qu'en cas de guerre: chaque côté défendait alors farouchement son territoire et son Roi. Mais en temps de paix les relations se situaient sous le signe des accords de faceries, ententes de bon voisinage et de gestion d'intérêts communs. Si celles en vigueur aujourd'hui se présentent plutôt comme contrats relatifs au bétail et aux pacages, d'autres, plus anciennes, vont plus loin dans leurs intentions. Exemple en soit la Facerie du 20 Octobre 1818, conclue pour neuf ans (jusqu'en 1827) déclarant que la Villa de Echalar et le Lúgar de Sare ont toujours maintenu constante amitié et union pour «disfrutar las yerbas e agoas» avec leurs troupeaux respectifs.

Dans cette constance de bonnes relations une donnée importante est celle relative aux forêts, dont l'existence et l'exploitation sont fonction directe des démarcations locales. A propos des forges a été en effet évoquée l'importance ici du boisement, des deux côtés. Un indice matériel en est donné pour les Cinco Villas par les notes de voyage de Cénac-Moncaut au temps de la Reine Isabel II: il remarqua qu'à Lesaca le dallage de l'église n'était pas de pierre mais de madriers énormes de

chênes et châtaigniers et que chacune des dalles, numérotées, marquait la sépulture d'une famille. Quant à Sare, dont la forêt communale s'étend dans la vallée de la Lizuniagako Erreka jusqu'à la ligne frontière même, on a vu que bois et charbon de bois comptaient parmi les ressources essentielles de la localité et qu'à la fois leur exploitation et leur sauvegarde étaient âprement défendues. On en vient alors à prendre en considération l'idée de J. Descheemaeker qui, remarquant qu'en nombreux points la frontière suit la lisière des boisements, pense que les limites des territoires communaux, qui par leur emplacement sont également ici nationaux, ont pu se calquer sur celles des forêts. Il s'agit bien entendu de la forêt ancienne, continuant à vivre sinon à prospérer selon le dessin de ses grandes lignes primitives. Je crois devoir ajouter que les coupes alimentant siècle après siècle les ferreries ont pas mal déboisé le territoire communal de Vera et que c'est peut-être pour pouvoir continuer à disposer de combustible (de glands aussi pour les porcs!) que la ville prit soin de s'assurer entre Rhune et Ibardin la conque boisée d'Insoala au Nord du dos divisoire des eaux. Sans vouloir systématiser il semble bien qu'il y ait lieu de reconnaître un certain rôle de la forêt dans l'établissement des limites communales — on en citerait aisément d'autres nombreux exemples — et celui même de la frontière.

Que les relations frontalières de Sare avec Vera (et ses autres voisines espagnoles) étaient normalement bonnes s'est traduit par le fait du rôle de refuge qu'au temps de la Révolution française joua l'Espagne toute proche. Cela est connu de bien d'autres secteurs de la frontière de Navarre, mais c'est plus symptomatique encore pour les facilités qu'offrait le passage de Lizuniaga.

Sare fut toujours hostile à la Révolution. Comme d'autres localités basques elle oppose une résistance à outrance aux levées ordonnées de soldats — d'où désertions et en conséquence, la loi des otages — car si le Basque n'est pas ennemi de la Liberté il pense avant tout à ses libertés. Mais les sentiments contre-révolutionnaires s'alimentaient plus encore aux convictions religieuses. La Constitution Civile du Clergé provoqua tout de suite une émigration vers l'Espagne, l'évêque de Bayonne Mgr. de Villeneuve en tête, qui se réfugia

en Navarre au couvent des Bernardins de La Oliva, où il devait mourir. De nombreux prêtres suivirent son exemple: parmi eux, le curé de Sare et son vicaire, les abbés Teillary et Bordaguibel, en février 1792; ils n'allèrent cependant pas très loin, à Vera et Sumbilla, où à plusieurs reprises ils reçurent de leurs fidèles, venant se marier religieusement par leur ministère. Sare, rebaptisée «La Palombière», était de la sorte suspecte aux Comités de surveillance, qui l'accusèrent de «la haine la plus marquée contre la Révolution, ... d'incivisme... et de recevoir tous les espions des satellites du despote espagnol qui y recueillent tous les avis...». En conséquence, par arrêté du 13 Ventose An II (3 Mars 1794) Sare — en compagnie d'ailleurs d'Ascain, Ainhoa, Souraide et Itxassou, également proches de la frontière — fut déclarée «commune infâme». Tous ses habitants furent brutalement déportés et internés dans les Landes. Cet «Internat», qui bien entendu s'accompagna de pillages, ruina la ville bien qu'il n'ait duré guère plus d'une année, des adoucissements étant intervenus sous le Directoire: en 1804 la commune de Sare déclarait au Préfet être «forte de 1818 habitants... malgré les 600 qu'elle a perdus dans le courant de l'Internat». Elle avait accueilli avec joie la Constitution de l'An VIII qui restaurait l'ordre et la paix, puis l'amnistie des émigrés et des déserteurs, et le Concordat (1802).

Reconnaissante envers ses voisines espagnoles, qui toutes se déclarèrent pour D. Carlos, Sare les aidera pendant les guerres carlistes du XIXe siècle. Elle favorisa le passage vers elles de Carlistes, y compris le Prétendant lui-même, qui y déjeuna chez le Maire avant de pénétrer le 9 Juillet 1834 en Baztán, et on n'y cessa d'inventer des tours pour déjouer la surveillance instaurée par le prudent Gouvernement de Louis-Philippe. Bien entendu, des aides de toutes sortes furent apportées aux Carlistes, en matière de ravitaillement et d'armement, cette contrebande étant d'ailleurs des plus profitables...

Que des entraides locales aient été ainsi réciproquement apportées de voisin à voisin n'a pas empêché combats et luttes, mêmes locales, pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. Le XVIIIe siècle avait cependant assuré, grâce au Pacte de Famille, une très longue période de paix. Celle-ci n'avait plus

été troublée depuis les escarmouches de 1719 où le Duc de Berwick s'était avancé jusqu'à Lesaca. Mais dès la déclaration de guerre de 1793 à la Convention, la frontière avait été du côté espagnol mise en défense, 1.500 hommes étant envoyés à Vera et 600 à Echalar. Puis, dès avril, le Maréchal de Camp Ventura Caro (celui de la Commission délimitatrice!) occupa la gorge d'Endarlaza et la montagne de la Rhune, puis attaqua Sare par deux colonnes venues l'une de Lesaca et Vera, l'autre d'Hendaye après la prise du Camp de Biriato: la garde française dut se replier vers Bidart et Ustaritz. Mais les Français se reprirent et au cours de l'été 1794, rassemblant 30.000 hommes, après combats à Urdax et Zugarramurdi, occupèrent le Baztán, les Cinco Villas et les deux rives de la Bidassoa, le front de Navarre se stabilisant au Col de Velate jusqu'à la Paix de Bâle.

Les hostilités locales devaient reprendre en 1813, à la fin de la Guerre d'Indépendance, lors de la retraite des armées françaises d'Espagne. A l'automne de 1813 Lord Wellington avait son quartier général à Lesaca, dans la tour de Zabaleta (dite aujourd'hui «Kaser-na»). Le 1er. septembre 1813 la Rifle Brigade devait mourir en défendant le pont San Miguel de Vera, une plaque commémorative rappelant ce sacrifice. Car Vera était occupée par le Maréchal Soult, qui avait organisé sur la Bidassoa sa première ligne de défense du territoire français; ligne qui comportait notamment la Redoute de la Bayonnette (borne 9). On sait que Wellington prit l'offensive le 7 Octobre 1813 et que mettant à profit à la fois sa supériorité numérique et le dispositif beaucoup trop linéaire et inachevé des Français, rompit en deux jours cette première ligne de Soult, enlevant les défenses de la Rhune et des hauteurs au Sud de Sare. Soult alors se replia sur une deuxième ligne, constituée de redoutes installées sur les modestes hauteurs (maximum 301 m.) courant d'Ouest en Est entre Ascain et Amots, puis de là au Col de Pinodieta (route actuelle d'Espelette à Ainhoa-Dancharia) et plus loin au Pic de Mondarrain; c'était la défense du cours Est-Ouest de la Nivelle. Pas mal des redoutes alors installées sur les points culminants de cette ride de relief subsistent encore assez reconnaissables: elles ont été décrites, avec cartes, par le Général Gaudeul. Mais entre Octobre et Novembre 1813 elles tombè-

rent une à une, et Soult dut organiser une troisième ligne de défense autour de Bayonne.

Combats de 1813 intenses donc sur cette frontière Sare-Vera, mais en une période de temps brève, à peine quelques mois. Après quoi, pendant largement plus d'un siècle et demi s'ouvre une ère pacifique, plus longue que celle du XVIIIe siècle; elle a caractérisé, jusqu'à notre temps y compris, l'ambiance en ces confins. On aimerait en voir comme un symbole dans la réunion au sommet de la Rhune que provoqua l'excursion de l'Impératrice en 1859; les habitants de tous ces villages frontaliers y rivalisèrent pour que la journée soit fraternellement amicale. L'on sait que l'Impératrice dansa joyeusement le fandango avec un jeune homme de Vera, honneur dont les descendants du danseur conservent fièrement le souvenir. Le renouvellement tous les cinq ans, depuis le Traité des Limites de 1856, des accords de facerie en est un autre témoignage. Depuis lors, on a seulement vu par ici se disputer les chasseurs de palombes, encore qu'ils collaborent pour les pantières des Palomeras; querelles assurément vives à l'automne, mais sans péril à entrainement d'hostilités entre les administrations responsables. Tout au contraire, la remise en place en 1982 de la Table de Lizuniaga apparaît comme une réponse au désir toujours latent ici de s'asseoir ensemble et parler d'intérêts non pas opposés mais communs, de part et d'autre de la borne 36 de cette frontière de Lizuniaga.

LA DEROGATION FRONTALIERE DE LA BORNE 36

En ce qui concerne la donnée même de la frontière franco-espagnole l'intérêt spécial de ce secteur de Lizuniaga est de présenter une étrange dérogation par rapport à la normale frontalière; dérogation en apparence sans raison, et avantageuse à l'Espagne.

La borne frontière 36, monolithique, en grès rosé cristallisé (Trias), a été mise en place à la fin du XVIIIe siècle par la Commission Caro-d'Ornano, et elle est, comme du reste beaucoup de ces repères, exceptionnellement bien conservée. Elle s'aperçoit parfaitement depuis la chaussée Sare-Vera, à quelques 20 mètres au Sud, sur le fond plat de la vallée. Elle n'est donc pas au Col de Lizuniaga, mais au pied oriental de celui-ci, à environ 300 mètres de la

Venta sise sur le seuil divisoire. Le lieu où s'implante la borne est dit «Lizuniagako-Mugarriak» par le texte correspondant de la Convention d'abornement du 28 décembre 1858.

Avant 1982, on découvrait la borne au milieu de fougères et près de la végétation en désordre d'une haie traversant la vallée du Nord au Sud, quasiment selon la ligne même de la démarcation internationale (mais au côté espagnol de celle-ci). Même pas trois mètres plus au Sud se dressait (et se dresse toujours) une stèle en dalle dont chacune des deux faces, espagnole et française, porte sur toute la surface, une grande croix à bras égaux, à pattes élargies aux extrémités. Tout autour, quelques pierres plates de grès cristallisé, couchées au sol, supports anciens peut-être de la grande Table de pierre «Mahain Harria».

Depuis 1982, le repère 36 s'encadre de bancs de bois bordant une grande table de pierre, la Table de Lizuniaga rétablie. De cette «Mahain Harria» (littéralement «pierre de table») le souvenir restait vivant parmi les populations frontalières de Sare et Vera. Table très ancienne assurément, sans que cependant on la puisse dire protohistorique. Ce qui est certain c'est qu'autour d'elle se réunissaient les représentants de Sare et Vera pour repas en commun et discuter de leurs ententes de faceries. Un texte du 24 Septembre 1731 mentionne «la bonne union et correspondance dans laquelle les habitants des dites deux paroisses vivent ensemble depuis un tems inmemorial». Il est possible que la Table ait aussi eu un rôle douanier: on y déposait les marchandises à déclarer... Plus exactement, il y aurait eu ici extension de sens, les «Tablas» étant dans le Viejo Reino de Navarre les taxes perçues sur les denrées qui sortaient du Royaume («sacas») et celles qui y entraient («peajes»).

Mais cette Table avait disparu, sans doute après 1856 où elle semble avoir été encore en place, et probablement vers 1880. Lorsqu'en effet Barandiaran visita Lizuniaga (vers 1950) elle n'était plus là et il lui fut dit que 70 ans auparavant elle avait été transportée au «caserio» Babezingaraya de Vera. Là Barandiaran vit effectivement partie de la Table, l'autre partie étant cachée par une paroi; il y distingua deux lignes de lettres *en relief*, dont étaient visibles les mots E. BILLA et BERA. En examinant les huit pierres restées sur place, dont

il a dessiné la disposition, il avait calculé que la Table devait avoir onze mètres en longueur et un en largeur, et qu'elle était orientée d'Est en Ouest, ayant sept mètres en juridiction de Sare et quatre de Vera.

Ces détails permettent de penser que la Table aujourd'hui installée au droit de la borne frontière 36 n'est pas l'authentique. Sa longueur n'atteint pas onze mètres; elle n'a point de lettres en relief mais gravés en creux les deux seuls mots «Mahain» et «Harria». Et dalle et inscription présentent un aspect si intact qu'elles sont sans aucun doute tout à fait récentes. On en conclut qu'il ne s'agit que d'une restauration symbolique, — peut-être dans le cadre des mouvements de régionalisation qui actuellement se développent...

Mais à l'égard du problème de la signalisation de la frontière, ce n'est pas tellement l'abornement lui-même qui ici intéresse, ni même la Table de Lizuniaga.

Le problème à considérer est celui de la déviation que marque ici la ligne de la démarcation internationale par rapport au tracé — qui en principe devrait être la normale — de la ligne divisoire des eaux, laquelle se situe à quelques 300 mètres plus à l'Ouest et à 25 ou 30 mètres plus haut. Ce problème se résume d'ailleurs à celui de l'implantation de la borne 36.

Il est bien évident en effet que les écarts anormaux de la ligne de la frontière au Nord et au Sud du Col de Lizuniaga ne sont dus qu'à la nécessité de se raccorder à la borne 36. De la borne 35, remise en 1982 en place correcte sur la divisoria de Lizuniaco-gaina, la frontière descend au SSE en traversant le ruisseau s'écoulant de la source de Lizuniaco-Iturria. De la borne 36 la frontière remonte vers le Sud au flanc du versant septentrional de l'Ibanteli pour retrouver un instant le partage des eaux entre Nivelles et Bidassoa au col d'altitude 605 m. où se situe la borne 39. Il n'est absolument pas douteux que la délimitation politique des deux territoires espagnol et français eût parfaitement pu se dérouler de la borne 35 à la 39 en se maintenant sur la ligne de partage des eaux, passant par le Col de Lizuniaga puis la ferme (espagnole) de Mendigorre-garaya, qui se plante sur le dos de terrain divisoire bordant du côté de l'Ouest le ravineau où naît la Lizuniagako-Erreka coulant ensuite à la France. Si ce tracé de la frontière, qui serait normal, n'est pas respecté c'est qu'entre bornes 35 et 39 la démarcation vient prendre appui à la

36, que nous trouvons à l'origine, et sur le fond déjà élargi, de la vallée de la Lizuniagako-Erreka. Unique problème donc: pourquoi la borne 36 est-elle implantée là où nous la voyons?

A préciser tout de suite qu'il ne s'agit pas d'un caprice ou d'une erreur. Les auteurs de la Convention d'abornement de 1858 n'ont fait que confirmer la délimitation déjà abornée en 1786-1787 par les ingénieurs de la Commission Caro-d'Ornano. Et c'est la borne elle-même 36 implantée par cette Commission et identifiée du «R» royal qu'ils ont conservé pour signaler la démarcation qu'ils avaient charge de définir et officialiser. L'inflexion visible sur mon croquis correspond à celle, également très apparente, qu'indique la Carte des Limites et qui s'exprime aussi sur les deux éditions (spécialement la plus récente, de 1981) de la feuille IGN *Espelette* au 1/50.000. Il est donc tout à fait certain que ce tracé était déjà admis de tous au XVIII^e siècle. Signalons toutefois que notre dérogation n'apparaît pas sur la Carte de Roussel (1716-1730), laquelle aurait au contraire plutôt tendance à dessiner vers la Bidassoa une hernie au profit de la France. Mais on craint de ne pouvoir guère se fier à la carte de Roussel, car elle présente ici plusieurs anomalies et en particulier de ne pas faire passer la frontière au sommet de la Rhune. Le texte en revanche de la Légende de Roussel est plus précis que la carte, tout en ne parlant point de dérogation frontalière.

On est également porté à penser que ce tracé dérogatoire est antérieur au XVIII^e siècle. On croit en effet devoir se ranger à l'avis de J.M. de Barandiaran, qui estime que la stèle ou dalle à deux grandes croix toujours debout au Sud immédiat de la borne 36 est — contrairement au sentiment de J. Descheemaeker, lequel voudrait la rapporter à la Commission Caro d'Ornano—antérieure au XVIII^e siècle. Son style en effet diffère de celui des bornes connues de cette Commission ou de celui des petites bornes municipales aux limites du Baztán. Cette stèle semble bien avoir signification nationale. On serait tenté de supposer qu'elle fait partie d'un abornement du XVII^e siècle analogue à celui dont nous avons trace à la borne 56, auprès de laquelle à Irurmuga se voit un repère triangulaire ancien qui en 1858 portait la date de 1767 sous le «B» de Baztán et la date de 1645 sous le «E» de Echalar. En

bref, la situation excentrique de la borne 36 est une donnée frontalière séculaire. Elle atteste que la frontière ici ne résulte pas de circonstances géographiques mais historiques.

Ce qui se confirme par la présence en ce point de la Table de Lizuniaga. Cela depuis fort longtemps, comme en est indice la toponymie du lieu: «Lizuniaco-mugarriak». En ce mot «mugarriak» se combinent en effet muga = borne et arri = pierre, avec «ak» qui est la marque du pluriel. Mugarriak traduit en un seul mot qu'il y a là plusieurs pierres formant borne. Il n'est pas dit que ces pierres sont disposées en forme de table, mais cela est sous-entendu par le texte français de la Convention de 1858 qui parle expressément de «trois pierres en forme de table». De quand date la Table de Lizuniaga? Impossible de le dire, même approximativement, car aucun texte n'y fait référence. Ceux qui signalent qu'à cette Table se discutaient les faceries ne donnent aucune indication sur la date de ces accords, ou bien ne citent que des ententes du XVIII^e siècle. Mais le passé de la Table remonte certainement plus haut... On ne s'appuiera donc à la donnée constituée par cette Table que pour souligner l'ancienneté très certaine de la dérogation frontalière de Lizuniaga, qui s'est perpétuée jusqu'à nous.

Mais on ne saurait se contenter d'accepter cette dérogation comme un simple fait. Il faut tout de même tenter d'en trouver aussi sinon l'origine, du moins une explication ou un motif, ou peut-être plus banalement encore d'y voir une conséquence.

Dans sa Légende de tous les passages des Pyrénées, Roussel traite du «Port de Sarre ou de Ohalison» — mot où l'on voit une déformation orale évidente de Lizuniaga. Il dit ce col «très fréquenté par les Basques (=Français) et les Espagnols pour aller ou venir du país de Labour dans la Vallée de Lerin», cette vallée de Lerin, substituée aux Cinco Villas (nom réel du Valle navarrais), étant pour lui celle de la Bidassoa en aval du Baztán. Et il ajoute: «ce port est plus facile que celui de Bera (Ibardín)». Voilà donc qu'est attesté qu'était fort importante au début du XVIII^e siècle la fréquentation du passage de Lizuniaga, mais cette fréquentation paraît être égale pour les deux parties. Or, il est probable qu'il y avait en réalité plus grande affluence des gens de Vera. Cela peut s'inférer de ce que le même

Roussel a plus loin l'air d'estimer que ce sont les «habitans de Bera et de tout le Val de Lerin» qui «presque toute l'année» commercent avec les Français. Sans que cela soit vraiment dit, il y a quelque soupçon que les besoins commerciaux des Navarrais pourraient avoir été plus pressants que ceux des Français. Remarquons en outre que le col de Lizuniaga est plus proche de Vera que de Sare, que le pays traversé pour se rendre à la Bidassoa est de relief étalé, à peu près partout cultivé dans le flysch avec de nombreuses fermes éparses, qu'au contraire la vallée de la Lizuniagako Erreka est un long couloir étréci sans utilisation agraire et sans peuplement, cerné par la forêt et ne s'ouvrant qu'au voisinage de Sare. La pente enfin du côté espagnol du col est continue et moins forte que l'abrupt que doivent gravir ceux qui viennent de France. Il y a en somme à Lizuniaga une certaine dissymétrie physique plus profitable aux Espagnols et qui pourrait s'être accompagnée d'une certaine dissymétrie d'affluence.

Sans vouloir exagérer ou systématiser nous retrouvons là en petit un trait fort général de la montagne pyrénéenne. On le sait: cette montagne aux reliefs plus allongés vers le Sud, plus abrupts vers le Nord, est plus facile d'accès aux Espagnols. Elle leur est également plus nécessaire, car ils peuvent moins aisément que les Français se priver des ressources propres de la montagne. D'autre part, il ne faut pas négliger l'environnement géopolitique. Vera dépendait d'un Royaume que des monarques forts avaient doté d'une administration bien tenue et organisée et qui possédait d'abondantes ressources. Proche de surcroît du centre de commandement de Pamplona, Vera participait d'une puissance supérieure à celle de Sare. Sare relevait au contraire d'un Souverain très lointain, que représentaient des fonctionnaires assez secondaires et qui se contentait d'une administration moins immédiate et plus lâche. Rassemblant ces données on se risque à avancer que pouvaient être à Lizuniaga prédominantes la présence des gens de Vera et leur pression politique. D'où chez eux, comme dans le Valcarlos, le désir de posséder le col, ce qui permettrait de dominer le côté français.

Cela pourrait expliquer que le lieu des rencontres ait été reporté au delà du Col, et que la délimitation des communes se soit accordée à l'implantation de la Table. De cette délimitation communale on serait tout normalement

passé (au Moyen Age? au XVIIe siècle?) à un dessin identique pour la démarcation internationale.

CONCLUSION

La distance d'un peu plus de dix kilomètres séparant Sare et Vera est aujourd'hui parcourue par la circulation automobile en à peine un quart d'heure. Ceux qui par là passent si rapidement de France en Espagne ont-ils le sentiment de l'immense avantage dont ils disposent ainsi par comparaison avec leurs prédécesseurs? Et ont-ils même une pensée pour ce que représentent les lieux qu'ils traversent? Lieux pourtant qui en un espace réduit sont d'exceptionnel intérêt, singuliers par leur disposition naturelle et chargés en même temps d'un véritable potentiel historique.

Le Passage de Lizuniaga est en apparence insignifiant sur les cartes et, en dehors de quelques érudits et des gens du cru, il est d'ailleurs au vrai peu connu par nos contemporains, même lorsque ceux-ci s'intéressent aux relations franco-espagnoles. En Navarre même, depuis une centaine d'années il a paru être parent pauvre et a été délaissé. Il ne figurait pas au nombre de ceux dont on affirmait qu'ils établissaient des liens entre les deux versants des Pyrénées...

Il est pourtant bien plus aisé de parcourir que la plupart des autres itinéraires transpyrénéens, dont beaucoup d'ailleurs se déroulent en montagne aujourd'hui fort dépeuplée, parfois à l'abandon. Il dessert au contraire et relie des secteurs immédiatement peuplés et actifs. Ces secteurs étaient jadis à la fois semblables mais complémentaires; ils diffèrent à présent davantage. Mais «leurs travaux et leurs jours» continuent à les réunir. Avoir enfin tendu entre eux une moderne voie carrossable rend à ce Passage de Lizuniaga la dignité de ces fonctions de relations franco-espagnoles, dont au temps où Felipe V devenait Roi d'Espagne La Blotière et Roussel reconnaissaient l'activité. De même que vient d'être rétablie la Table de Lizuniaga il est restauré en ses fonctions.

Il est sans doute probable que le trafic n'y retrouvera pas son intensité d'autrefois. Mais du moins la signification géographique en est-elle restituée et poursuivie. Par quoi se maintient et se perpétue la personnalité de ce fort éminent passage transpyrénéen.



Route Sare — Vera.

Depuis le Col de Lizuniaga (200 - 210 m) vue vers l'Ouest sur l'Espagne, avec vallée du río Cia allant au bassin de Vera (visible dans le creux) Surfaces amples, douces, vertes et cultivées, du flysch Crétacé.
Pentes plus fortes à droite dans le Carbonifère (fougères et genêts).
Au fond, crête de la Haya.

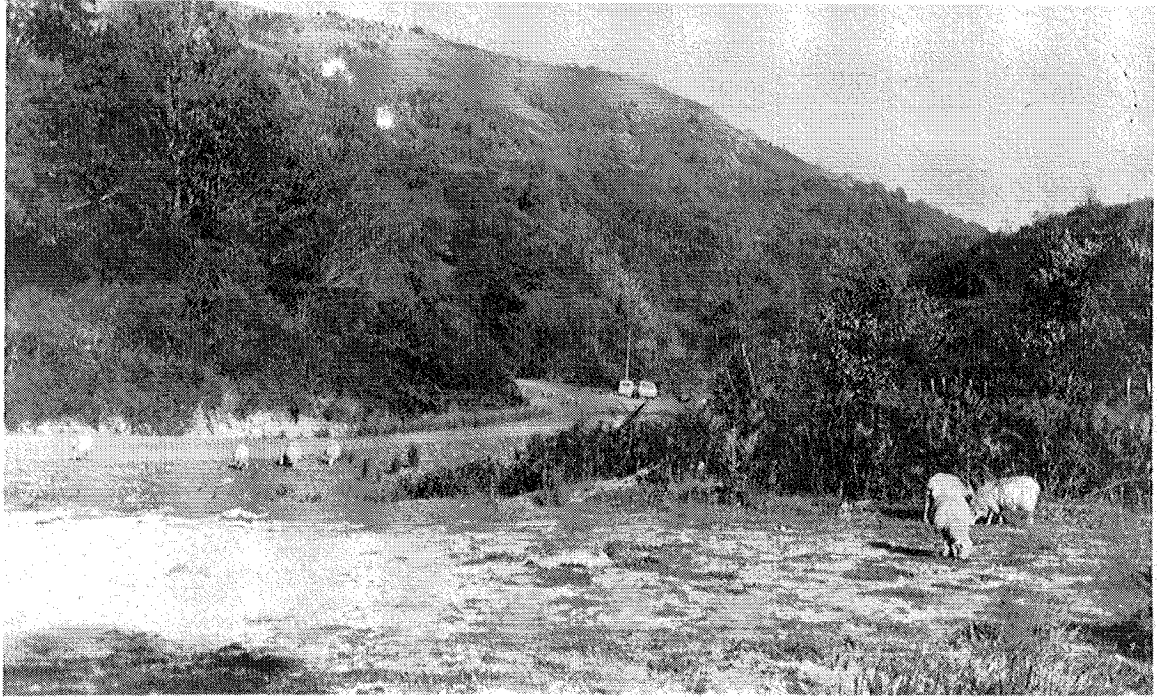
Phot. J. SERMET
24 Juillet 1975



Route Sare — Vera

A la frontière.
Jonction visible des chaussées française (premier plan) et espagnole. Poste de contrôle espagnol en deuxième plan.
Au fond surface 200-210 m. du Col de Lizuniaga en Espagne, taillé dans le flysch crétacé.

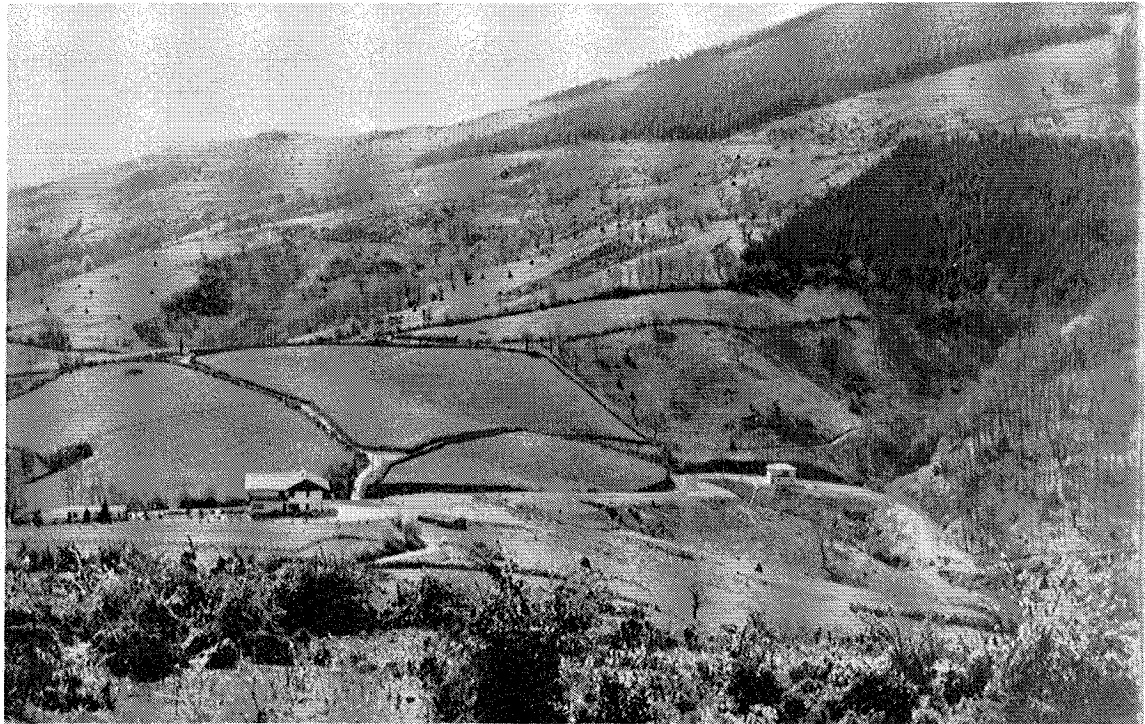
Phot. J. SERMET
21 Octobre 1978



Route Sare — Vera

Secteur français dans la vallée de la Lizuniagako Erreka. Vue vers l'Est, depuis la borne 36.

Phot. J. SERMET
30 Octobre 1975



Col de Lizuniaga, en Espagne.

Vue prise du Nord vers le Sud, depuis le ressaut faillé du Carbonifère (premier plan) avec ajoncs (ulagas) au dessus du flysch crétacé du Col. Venta au col, près de la route qui descend à gauche dans la vallée de la Lizuniagako Erreka vers la France. Poste espagnol de contrôle au tournant.

A gauche, pentes de la montagne d'Ibanteli, avec reboisements espagnols. Près et champs sur le Crétacé.

Phot. J. SERMET
22 Avril 1978



Col de Lizuniaga (200-210 m), en Espagne.

Surface plane en flysch crétacé, vue vers le Nord, depuis la Venta. Au loin, échine rocheuse de grès triasiques de la Rhune vue par sa face espagnole.

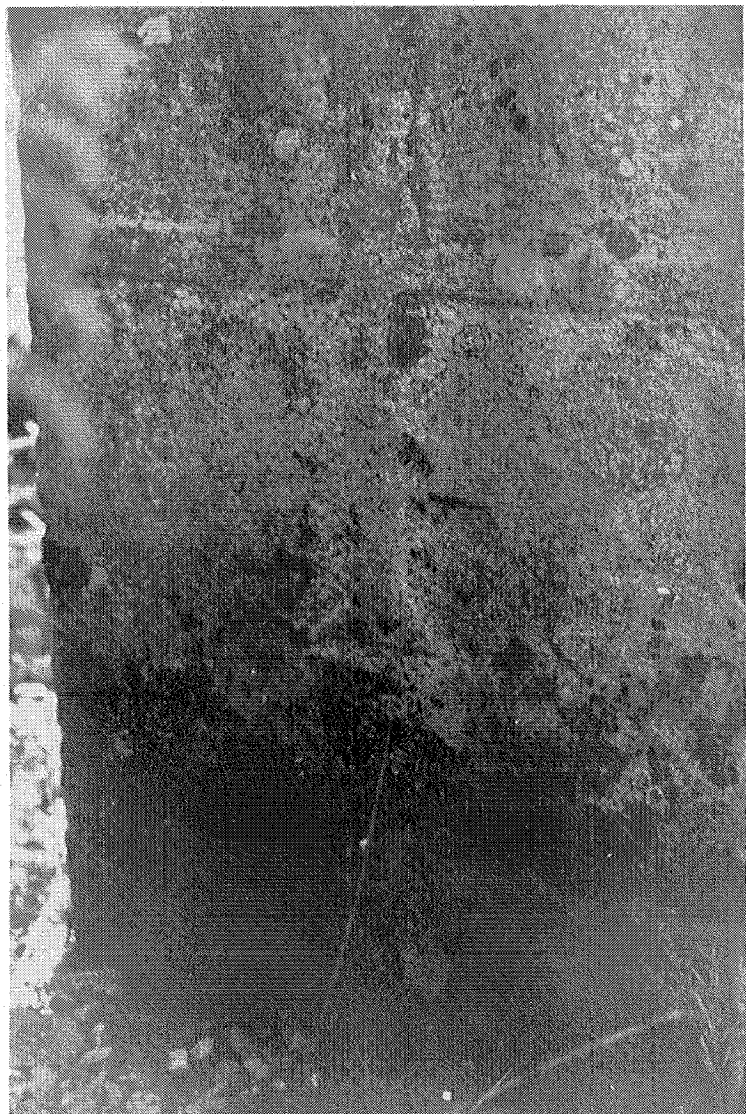
En deuxième plan, croupe de Lizuniaga-gaina en schistes carbonifères, en dos bombé formant partage des eaux et frontière. A droite, palier de Caprioco en France; à gauche chemin et résineux en Espagne. Abrupt faillé du contact Carbonifère-Crétacé.

Phot. J. SERMET.
2 Juillet 1976.

Frontière de Lizuniaga

Stèle ancienne à grande croix gravée sur toute la surface. Face côté Espagne.

Phot. J. SERMET.
16 Juin 1983.





Frontière de Lizuniaga.

Avant remise en place de la Table de pierre Borne R 36 du XVIII^e siècle (Caro-d'Ornano 1786) Vue prise de France.
A gauche, stèle ancienne.

Phot. J. SERMET.
21 Octobre 1978.



Frontière de Lizuniaga.

Borne R 36, du XVIII^e siècle (Commission Caro-d'Ornano, 1786) avant remise en place de la Table de Lizuniaga.
En arrière, stèle ancienne.

Phot. J. SERMET.
21 Octobre 1978.

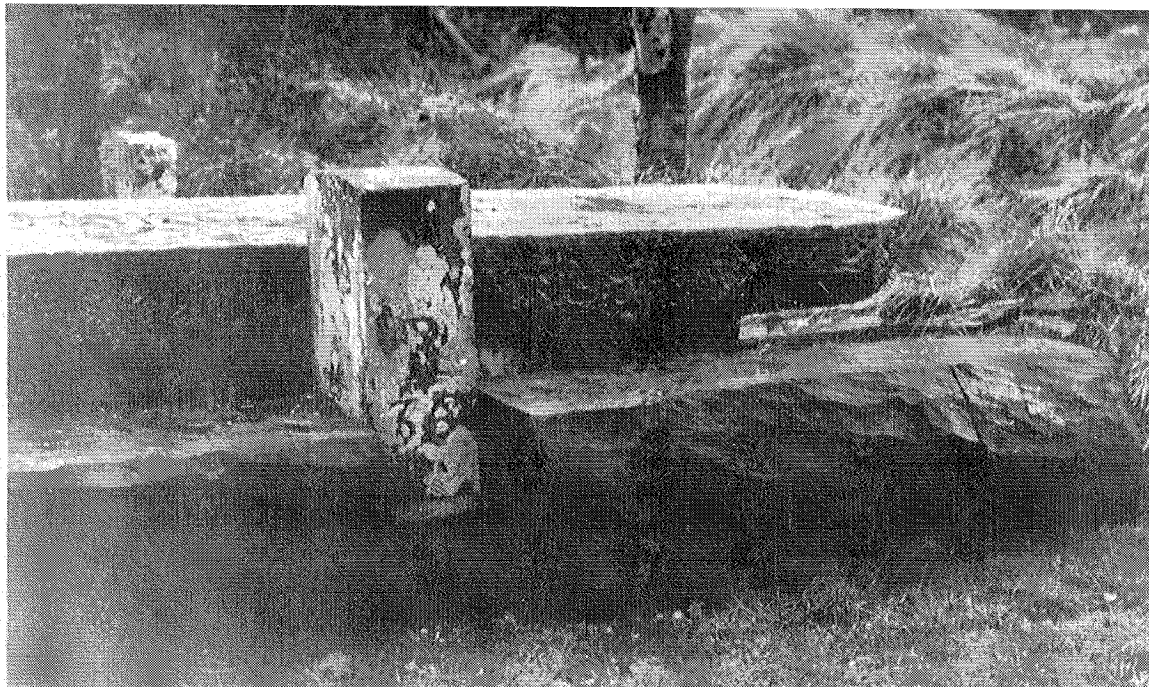


Table de Lizuniaga.

Borne R 36, du XVIII^e siècle (1786). France à gauche, Espagne à droite. En arrière, stèle ancienne dressée.

Phot. J. SERMET
4 Mars 1982



La Table de Lizuniaga restaurée.

Vue de France.

Borne 36 entre billots de bois servant de bancs. A gauche, la stèle dressée à croix ancienne. Au fond la surface plane vers 200-210 m. du Col de Lizuniaga en Espagne. Voitures sur section espagnole de route Sare — Vera.

Phot. J. SERMET
4 Mars 1982

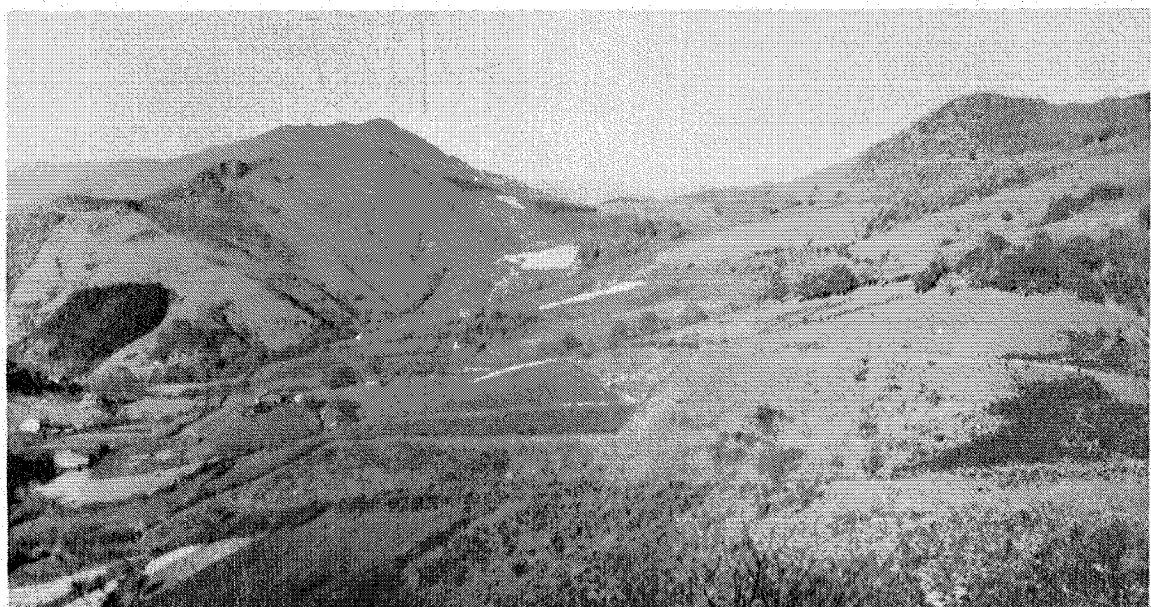


La Table de Lizuniaga restaurée avec borne 36 enchâssée entre bancs de bois massifs.

Vue prise de la route Sare — Vera.

En arrière, clôture de fil de fer coupant transversalement la vallée très boisée de la Lizuniagako Erreka. France au premier plan, Espagne au delà.

Phot. J. SERMET
4 Mars 1982



Le passage synclinal très déprimé et facile de Lizuniaga, vu d'Espagne, depuis la route de Vera au Col d'Ibardin. Le Crétacé à faciès flysch a été décapé entre les roches plus dures de la Rhune à gauche et de l'Ibanteli à droite.

Phot. J. SERMET
15 Avril 1955

REFERENCES ET BIBLIOGRAPHIE

Les sources et l'information relatives aux traits et problèmes de ce passage transpyrénéen de Lizuniaga se trouvent pour l'essentiel en des études concrètes d'intérêt local. Car les ouvrages généraux n'ont abordé ce secteur particulier de la frontière de Navarre que birèvement et en perspectives d'ensemble, presque toujours — à une ou deux exceptions près — sans précision de détails révélateurs ou caractéristiques.

Il ne doit pas cependant être omis d'en faire mention:

ETUDES GENERALES

Les thèses de:

LEFEBVRE, Th.: *Les modes de vie dans les Pyrénées Atlantiques Orientales*, Paris Colin 1933, 777 p., 152 fig., XXXIV planches hors texte, bibliographie. Voir notamment. p. 242.

VIERS, G.: *Pays Basque Français et Barétous*, Toulouse 1960, 604 p., 85 fig., XXVIII planches phot., bibliographie, index, lexique, cartes H.T.

GOMEZ IBAÑEZ, D.A.: *The Western Pyrenees, Differential Evolution of the French and Spanish Borderland*, Oxford Research Studies in Geography, Clarendon Press Oxford 1975, IX-162 p., 23 fig., 4 planches phot., bibliographie, index. Problèmes abordés sobrement mais explicitement.

TORRES LUNA, M.P.: *La Navarra Humeda del Noroeste*, CSIC Madrid, 1971, Instituto de Geografía Aplicada, XIII-178 p., 50 fig., 37 phot., IX tableaux, bibliographie. Ne concerne à peu près pas la frontière.

Jacques DESCHEEMAER fit pendant la seconde guerre mondiale, sous l'occupation allemande, une thèse de Droit, orientée aux questions juridiques se posant sur cette frontière de Navarre. Mais il en considéra aussi les problèmes plus concrets, et en donna ses aperçus, souvent judicieux et informés:

Une frontière inconnue, Les Pyrénées de l'Océan à l'Aragon, Revue Générale de Droit International Public, Tome XLIX, 1941-1945, vol. II, p. 239-277.

La frontière du Labourd et les enclaves du Baztán, Eusko-Jakintza, II 1948, p.p. 265-283, 2 cartes, 1 tableau.

La frontière dans les Pyrénées Basques, Eusko-Jakintza, IV 1950, p. 127-178, 3 fig. cartes, bibliographie. Voir notamment pp. 147-155 avec cartes.

Une frontière féodale au XXème siècle, PYRENEES, Musée Pyrénéen Lourdes, n° 12 1952, p. 289-297, 2 cartes.

Egalement, J. SERMET, *La délimitation de la frontière de Navarre*, Etudes Géographiques, Mélanges offerts à Georges VIERS, Toulouse, Université du Mirail 1975, Tome II, p. 477-497, 1 fig. carte, bibliographie.

DENOMINATION

Les différentes versions toponymiques ont été exposées par Pierre LAMARE dans sa thèse, pp. 130-131. Voir plus loin.

Daniel GOMEZ IBAÑEZ s'est laissé prendre aux erreurs des cartes françaises et dans sa thèse a traité du «LISSURAGA PASS».

G. VERON, *Haute Randonnée Pyrénéenne*, Club Alpin Français, 6ème édition, 1981, 224 p., Voir p. 29 où est accordé 230 mètres d'altitude au Col de Lizuniaga.

STRUCTURE ET MORPHOLOGIE

Le travail fondamental, de base, est bien entendu la thèse de Pierre LAMARE, *Recherches Géologiques dans les Pyrénées Basques d'Espagne*, Mémoires Société Géol. de France n° 27, 1936, 463 p., 305 fig., VII Planches hors texte, 1 carte géologique au 1/200.000, Bibliographie.

A compléter, après guerre, du même auteur, par:

Présentation de la feuille Saint Jean Pied de Port de la Carte Géologique de la France au 1/80.000 (2ème édition), avec remarques sur la structure de son territoire et de ses abords, Actes IIème Congrès International d'Etudes Pyrénéennes, Luchon-Pau 1954, Tome II 1956 Toulouse, p. 73-123, 2 fig., 2 planches h.t., bibliographie. Voir principalement pp. 93 et 98.

Synthèses de ces travaux dans J. SERMET, *La Frontière des Pyrénées*, XXII, 292 p., 18 fig., XL planches phot., bibliographie. Voir pp. 222-232 et 2 cartes structurales. Pau. 1983.

Capital, l'article de l'Ingénieur des Mines Georges VIE, *A propos de la mine d'antracite de Sare*, Bulletin Société Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, n° 139, 1983, p. 355-361, bibliographie.

Cet article a achevé de ruiner la conception «nappiste» de la thèse (restantvalable au plan géo-

logique) de P. VIENNOT, *Recherches structurales dans les Pyrénées Occidentales Françaises*, Bulletin des Services de la Carte Géol. de la France n° 163, 1927, 267 p., 35 fig., XI planches hors texte, bibliographie.

Après guerre, Pierre Lamare a donné de très pénétrantes synthèses, surtout morphologiques, orientées à l'installation humaine:

La structure physique du Pays Basque, Eusko-Jakintza IV 1950 p. 3-18 et V 1951, p. 165-175.

Caractères morphologiques du Pays Basque, Eusko-Jakintza V. 1951, p. 1-36, Voir pp. 10 et 27.

La frontière franco-espagnole en Pays Basque, Homenaje a D. Joaquin Mendizabal Gortazar, Conde de Peñafiorida, Real Sociedad Vascongada Amigos del País y Grupo Ciencias Naturales Aranzadi, San Sebastian, Museo San Telmo, 1956, p. 237-245.

LA FONCTION DU PASSAGE

José Miguel de BARANDIARAN,

En el Pirineo Vasco, Crónica de Prehistoria (Akoka, Usateguieta, Ibanteli, Larrún, Ibarín, y Mahain-Harria de Lizuniaga), Eusko-Jakintza V 1951, p. 243-256, 16 fig. Travail essentiel, comme l'est aussi le suivant.

El Hombre prehistórico en el País Vasco, Biblioteca de Cultura Vasca, Edición Ekin, Buenos Aires, 1953, 267 p., 104 fig., bibliographie.

Jesús ELOSEGUI, *Catálogo dolménico del País Vasco*, Pireneos Zaragoza, n° 28-29-30, 1953, p. 229-378, 1 carte h.t., fig. et planches phot., bibliographie, index, redonné en separata par Grupo de Ciencias Naturales Aranzadi, Museo San Telmo San Sebastian, publicación n° 9.

OLLIVIER, Roger, *Mines, Mégalithes et Peuplement, Noroïs, n° 107, 1980, p. 433-441, 6 fig., bibliographie.*

P. CAMENA D'ALMEIDA, *Les Pyrénées, Développement de la connaissance géographique de la chaîne*, Thèse, s.d., 328 p. Pour Thalacker et les mines de la Haya voir pp. 47-48.

La HAYA en 1894, Bulletin Pyrénéen n° 1-8, 1896-1897, réédition 1979 par les Amis du Livre Pyrénéen, p. 119-124.

Pour les mines de la Haya, voir aussi la thèse de P. LAMARE, p. 114.

Jean-Luc TOBIE:

Le dépôt monétaire d'Urio-Beherea à Sare, Etude de la circulation du Bronze avant Gallien dans

l'Aquitaine méridionale, Bulletin Société Sciences, Lettres et Arts Bayonne, n° 129, Spécial du Centenaire, 1973, p. 63-80, 4 planches.

La romanisation du Pays Basque, Eléments de recherche, Bulletin Société Sciences, lettres et Arts Bayonne, n° 135, 1979, p. 203-213.

José Luis BANUS, *Romanización del País Vasco, Dos presupuestos a tener en cuenta. Segunda Semana de Antropología Vasca, Estudios de Deusto, vol. XX, fasc; 46, Bilbao 1972, p. 391-393.*

Eugène GOYENECHÉ, *Les Faures et l'industrie du Fer*, Bull. Soc. Sciences, Lettre et Arts Bayonne, n° 102, 1964, p. 1-26. Très important.

Wilhelm GIESE, *Ola en la topografía Vasca*, Eusko-Jakintza III 1949, p. 9-18.

Isaac LOPEZ MENDIZABAL, *La palabra Ola en la toponimia vasca*, Eusko-Jakintza, IV 1950, p. 32-36.

Luis de URANZU, *Lo que el Río vió, Biografía del Río Bidasoa*, San Sebastian 1955, XXIV 489 p., ill., cartes, notes. Voir surtout Chapitre VI, p. 115-130.

Maurice MOREAU, *Relations de commerce franco-espagnoles au XVIIIème siècle*, PYRENEES, Musée Pyrénéen Lourdes n° 13, 1953, p. 9-14, bibliographie.

Michel LEREMBOURE, *La chasse à la palombe au Pays Basque*, Eusko-Jakintza, IV, 1950, p. 215-218.

Julio CARO BAROJA:

La Agricultura en Vera de Bidasoa y Caza de palomas en Echalar, Eusko-Jakintza V 1951, p. 107-119, 3 fig.

La Vida rural en Vera de Bidasoa, CSIC Madrid 1954, 246 p., 95 fig.

FRONTIERE

Rôle des Forêts:

Les articles plus haut cités de J. DESCHEE-MAEKER, puis

H. GAUSSEN, *Les Forêts du Pays Basque français*, Bulletin Société Botanique de France, Tome 88, 1941, p. 5-30.

L. DASSANCE, *La Forêt au Pays Basque Français*, Eusko-Jakintza, III 1949, p. 205-216.

Aimé G. PARROT, *Notes de Botanique euskarienne, Le paysage forestier au Pays Basque Français*, Eusko-Jakintza VI 1952, p. 85-100, 1 carte.

TABLAS:

Ricardo OLLAQUINDIA, *Selección de Vocabulario navarro*, Temas de Cultura Popular, Exc-

ma. Diputación Foral, n.º 378, s. d. (1981?), 27 p, fig. pour Tablas p.22.

Martin ELSO, *Histoire d'un Village Basque, Ainhoa*, 1977, 136 p., bibliographie. Très documenté.

GENERALITES

Antonio UBIETO ARTETA, *Las Fronteras de Navarra*, PRINCIPE DE VIANA, Pamplona, XIV, 1953, L et LI, 38 p., XV cartes hors texte.

De LA BLOTTIERE et ROUSSEL, *Légende de tous les Cols, Ports et Passages des Pyrénées (1716-1719)*, Edition J. ESCARRA, Pau 1915, X 369 p., *Reproduction de la Carte du Régent. Annotations du Comte de SAINT-SAUD*, p. 189-203.

E. ZUDAIRE, *Facerias de la Cuenca Baztán-Bidasoa*, separata de PRINCIPE DE VIANA. Pamplona 1967, fasc. 106 et 107, p. 61-96 et 161-241, 1 carte hors texte.

HOSTILITES ET COMBATS

Florencio IDOATE IRAGUI, *Guerra contra la Convención*, Excma. Dip. de Navarra, Temas de Cultura Popular, n.º 106, s.d. (1968 ?), 31 p., ill.

Dominique DUFAU, *Saint-Pée d'Ibarren (Baugard) et Sare (La Palombière) sous la Révolution Française*, Eusko-Jakintza, III 1949, p. 385-394.

José Miguel de BARANDIARAN, *Nota acerca de los Curas de Sara durante la Revolución*, Eusko-Jakintza IV 1950, p. 374.

Henry DOP, *La Révolution dans le Pays Basque, Sare et son Canton*, Bull. Soc. Sciences, Lettres et Arts Bayonne, n.º 77, 1956, p. 85-122; 78, 1956, p. 137-190; 79, 1957, p. 4-46; et 80, 1957, p. 57-107.

Capitaine VIDAL de la BLACHE, *L'Evacuation de l'Espagne et l'Invasion dans le Midi*, Paris Berger-Levrault 1914, 2 Tomes, 596 et 611 p., 8 cartes hors texte, bibliographie.

Général GAUDEUL, *Les Redoutes du Premier Empire du Pays Basque*, Bulletin Société Sciences, Lettres et Arts Bayonne, n.º 139, 1983, p. 27-37, cartes.

Pour le XIXème siècle. Voir surtout le livre plus haut cité de Martin ELSO sur Ainhoa 1977.